

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, RUE DROUOT

à l'Hôtel du Figaro

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & Co
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

La bonne pitié : HENRY ROUJON.
La Vie de Paris : ANDRÉ NÈDE.
Mouvements de la Danse : ANDRÉ NÈDE.
La mission ottomane à Paris : RAYMOND REGOULY.
A Chantilly : RÉGINA.
Dessin : LA FORÊT.
Dans la marine : Le non-lieu de l'affaire Dupont : MARC LANDRY.
Poursuites contre le cardinal Andrieu : JULIEN DE NAUROY.
Le tremblement de terre.
Au Muséum : Lamarck et Buffon : CH. DAUZATS.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
La grève des inscrits maritimes : THOMAS.
La fête du vélodrome du Parc-des-Princes : SÉVERE BASSET.
La Vie littéraire : MARCEL BAILLOT.
Feuilleton : Le Trust : PAUL ADAM.

La Bonne pitié

Au commencement du second Empire, un vieillard charmant achevait dans une gentilhommière de Bourgogne une vie de bonhomme, gracieuse et de bon sens. M. de Lacroix avait fait le tour de bien des choses. N° sous Louis XV et entré dans la vie publique pendant l'aurore de la Révolution, cet aimable homme avait été tantôt au mieux, tantôt au plus mal avec tous les régimes. Les partis, comme disait Montaigne, l'avaient « peuladé à toutes mains ». L'excellent Lacroix n'était doué ni pour le servage, ni pour le martyre. Il n'eût, à vrai dire, que peu d'héroïsme, et de génie presque point. C'était, il faut bien écrire le mot, « un modéré », de ces gens qui semblent gibelins aux guelfes et guelfes aux gibelins. Il croyait à la toute-puissance du bon sens et là-dessus Roland, Robespierre, Barras, l'Empire, la Restauration, le Régime de Juillet, la seconde République et le Coup d'Etat ne parvinrent point à le corriger. Au soir de sa vie agitée et prospère, il réunissait dans son château du Bel Air quelques amis d'éclat pour leur prêcher, le sourire aux lèvres, la confiance dans l'esprit humain. Ce délicieux bonhomme a énormément écrit. Nous ne lisons plus ses ouvrages et nous avons tort.

Peu d'écrivains ont témoigné plus finement sur l'état d'âme des Français de 1789. Lorsqu'il recueillait ses souvenirs, Lacroix, modéré impénitent, sut ne regretter rien d'une jeunesse qui avait failli être fougueuse. Il avait écrit « Foulait » avec passion. Il se rappelait avoir pris sa part des grandes espérances et avoir cru, de la meilleure foi du monde, que l'humanité allait changer du tout au tout. Il ne reniait point les illusions de sa vingtième année; tout au plus en souriait-il avec bonhomie. Quelque chose lui restait dans l'âme du coup de soleil des États généraux. « Alors, disait-il, la pitié la plus active remplissait les cœurs. Ce que craignaient le plus les hommes opulents, c'était de passer pour insensibles. » Être « sensibles », ce fut pour les hommes opulents « que guettait la Terreur mieux qu'une attitude de coquetterie; ils se sentirent sensibles jusqu'à l'échafaud. Les autres, et Robespierre tout le premier, débordaient, eux aussi, de tendresse humanitaire. Et c'était par sensibilité pure qu'ils guillotinaient.

Chez nous aussi « la pitié la plus active remplissait les cœurs ». C'est à qui, des « opulents » et de ceux-là mêmes qui ne le sont point, à qui répéterait ces paroles que prononçait, à la fin de l'ancien régime, un digne abbé philosophe, orateur du clergé de Châteaubourg : « Le voile du préjugé est déchiré, la Raison en a pris la place. Elle s'empare de tous les cœurs français, s'empare du pied tout ce qui n'était fondé que sur les anciennes opinions et tire sa force d'elle-même. Il y aurait des réserves à faire sur les métaphores qu'assemblait cet abbé, mais son enthousiasme était l'indice d'une candeur touchante. A son exemple, nous estimons que l'écureuil est venu pour « les opinions anciennes » de céder la place à la Raison. C'est à merveille. Mais pour que la pitié s'exerce, il faut être doux; le compatissant, — et l'autre. Ne dirait-on pas, à certains symptômes, qu'on ne compatit sincèrement que d'un côté ?

« Il vient un moment dans la vie des peuples où la société est aveulée, ébranlée, au point de prendre parti même pour l'individu qui la lèse, pour le criminel. » Qui a dit cela ? Un malheureux homme de génie qui poussa si loin l'horreur des mensonges philosophiques qu'au bout de sa course éperdue vers la vérité il trouva l'abîme.

Nietzsche est mort dans un cabanon, l'écume aux lèvres, pour s'être interdit de se sentir à lui-même et de mentir à ses semblables, et pour avoir tenté d'apercevoir ce qu'était vraiment le devoir humain. Ce martyr du vrai, quel qu'un l'appelle « le don Juan de la Connaissance », Nietzsche traitait l'œuvre de la pensée comme une orgie; il avait invité à souper avec lui toutes les idées à la fois. Le convive de pierre vint mettre fin à cette débauche d'orgueil. Peut-être cet impie magnanime a-t-il été châtié justement. Les bonnes gens d'autrefois se sentaient : « Toute vérité n'est pas bonne à dire. » Proverbe banal ? ou parole profonde ? Les sociétés vieillies n'aiment point qu'on les trouble dans les illusions dont elles se font de moelleux oreillers. Ce diable d'homme, cet homme du diable secouait trop rudement les théories de guéridon. Il n'était que temps de le faire taire. Il disait, et de quelle voix ! Il criait des choses qu'il ne pouvait entendre. Ses propos de prophète défilant insulaient la religion moderne du pardon et de la pitié. « On perd de la force à compter », on encre : « Il faut contenir son esprit, car si on le laisse aller, combien vite on perd la tête ! » Ainsi blasphémait

Zarathoustra. « Soyez durs, ô mes frères, durs comme le diamant ! »

Il avait connu pourtant, et savouré, ce pauvre grand Nietzsche, la belle joie des tendresses mystiques. Schopenhauer et Wagner, l'un avec son nirvanisme de dilettante, l'autre avec ses prestiges de sorcier sublime, avaient bercé ses premières rêveries. Tout à coup le voile magnifique s'était déchiré qui lui cachait la nudité de l'idée pure. Il eut horreur de ces voluptés endormieuses d'énergie. Il rompit, le cœur brisé, avec le magicien qui l'avait enchanté si longtemps. On n'a pas voulu comprendre, on a calomnié ce drame intellectuel d'une si formidable grandeur. D'aucuns ont cru que Nietzsche s'était arraché de Wagner par vanité et par jalousie. C'était autrement tragique : il se déliait. « Je m'offre moi-même à mon amour et mon prochain tout comme moi. » Il s'arrachait héroïquement, ainsi que d'un membre malade, d'une influence dont sa libre et dure pensée risquait de mourir. Il s'éleva du temple de Parsifal, les deux mains sur les yeux, comme on fuit un paradis empoisonné. Il finit par haïr furieusement le précepte harmonieux de perpétuel pardon qu'il avait écouté à genoux. L'homme lui-même, le précepteur enivrant, il l'aima toujours, en l'insultant, il l'aimait encore. Il lui donnait rendez-vous dans les étoiles. « Il existe sans doute une courbe immense, un orbite d'étoile, dans laquelle nos vies et nos buts si différents sont peut-être compris les uns et les autres comme de courts segments, — élévons-nous jusqu'à cette pensée ! » Son espoir était que Wagner et lui se réconcilieraient dans l'azur de l'amitié stellaire. Ce doit être fait aujourd'hui.

Mais nous autres, qui sommes incapables de ces héroïsmes, nous qui ressentons moins à Nietzsche qu'un bon petit père Lacroix, il semble bien que nous restions « parisiens ». C'est si commode le bouddhisme mondain, pour se dispenser des devoirs maussades ! Nous compatissons à tout propos; nous portons, à l'imitation des ancêtres, la sensibilité comme une écharpe. Nous sommes, à notre insu, des disciples de Schopenhauer et de Wagner. Deux grands Allemands, l'Allemagne, elle, se pare de leur génie, en nous laissant pour compte le baume stupéfiant qu'ils versent aux cœurs.

L'heure n'est-elle pas venue d'oser dire qu'il est, pour une nation qui veut vivre, quelques vieilles vérités d'autrefois bonnes à conserver ? Je lisais hier un livre, un roman romanesque, dont j'aimais l'apreté loyale et hardie. Il est singulier qu'un nom de femme soit au bas de ces pages viriles. Mme Daniel Lesueur avoue tout haut qu'elle est nietzschéenne. Une fois de plus, elle a demandé conseil au loyal penseur de Sils Maria. Elle donne bravement à son livre ce titre : *Le Droit à la force*. D'autres diront mieux que moi le drame qui s'y trouve raconté. Mme Daniel Lesueur écrit encore, et nous l'aimons, qu'un romancier doit une histoire à son lecteur. Douleuruse histoire, celle de deux frères qu'un abîme sépare : deux âmes, créées pour se combattre, et où une fatalité rive l'une à l'autre. Clément Fontès a pris au sérieux le conseil de Zarathoustra : « Soyez durs ! » Il ose dire : « La pitié n'est pas un sentiment dont je me soucie ». Mais cette dureté est celle du diamant. La pitié qu'il s'interdit, ce sage à base de tendresse, c'est le veule et facile pardon dont les gredins de tout genre bénéficient en riant de nous. Son pseudo-frère, le dégoûté Jacques, une molle écharpe de plaisir, un de ces êtres qui théorisent leur ignominie, à assassiner. Que fera le juste, pris entre la pitié et le devoir ? Clément Fontès garde sa compassion pour les victimes. Un soir, dans un entretien atroce où l'homme de bien lit jusqu'au fond de l'âme scélérate, il dit cette terrible parole : « Si tu déshonores notre nom, je te tue ! »

En sérieux nous la et à force de civilisation humanitaire nous retournerions-nous à la justice sommaire des âges primitifs ? Mme Daniel Lesueur feint presque de le croire, parce qu'elle veut jeter un peu de crainte salutaire dans une société qui fait mine de s'abandonner. Mais tout son nietzschisme ne l'empêche pas d'être femme et une femme de son temps. J'ai cru d'abord qu'elle oserait tout la logique de son bon lieu et que le bon frère finirait par tuer le mauvais de sa propre main. O nietzschéenne, vous qui parlez si bien de sévérité, avouez que vous avez eu, au dernier moment, peur de votre thèse ! C'est à un troisième personnage que vous confiez l'œuvre de justice. Certains trouveront la chose plus terrible encore, le justicier étant le propre père du criminel immolé. Sans doute, mais Mme Daniel Lesueur veut que ce père soit seulement un père de hasard, un vagabond, un déclassé, ivrogne et bouffon de village, qu'un décret providentiel institue vengeur d'une société dont il n'est pas. Elle chérit et elle respecte trop en son Clément Fontès le héros de ses préférences pour lui mettre du sang aux mains, fût-ce du sang impur. J'aime cette timidité dans ce livre audacieux et fort. Cela ne l'empêche point de donner à réfléchir; cela ne nuit pas au « hola ! » qu'il pousse, pour nous guérir de cette maladie du pardon au crime qui n'est au fond qu'une aimable lâcheté.

Il est bon de dire de temps en temps aux nirvanistes de *five o'clock* que les braves gens, tout comme lui, demeurent intéressants. Est-ce à dire que les criminels ne le soient point ? Nous n'irons pas jusque là. Mais quoi ! c'est un intérêt d'un autre genre. Soyons humains, et compatissants, et parisiens, et schopenhaueriens, et même bouddhistes; cela fait bien dans les diuers. Inscrivons dans nos budgets d'honorables indemnités pour les inspecteurs qui vont goûter la soupe des apaches dès qu'un

préjugé tenace prive momentanément ces messieurs de la liberté. Mais donnons aussi un peu du trop plein de notre pitié à cet être souvent oublié : le Gendarme, le bon gendarme dont l'habit bleu est si plaisant à voir sous les peupliers des routes de France. — Le gendarme, lui aussi, a droit au pardon.

Henry Roujon.

LA VIE DE PARIS

La Fête de la Poésie de la Musique et de la Danse

Julia Bartet, Lina Cavallieri, Carlotta Zambelli paraissent non point dans une scène, un air ou un pas, mais jouant, chantant et dansant trois de leurs plus beaux rôles : « Bérénice, Thais et Hamlet ». Voilà le triple régal que les Trente Ans de théâtre nous offriront jeudi au Trocadéro en une matinée dont la recette sera affectée à cette si ingénieuse création du Dispensaire de M. Mesureur inaugurait, il y a quelques mois, et qui, dépassant toutes les espérances, a déjà gratuitement hébergé cinq cents malades.

C'est donc non plus pour ses pauvres mais pour ses malades que la belle œuvre de notre excellent collaborateur et ami Bernheim (Sardou) son grand parrain, l'appellait fort joliment une œuvre de Bonté et de Beauté) adresse jeudi un appel aux Parisiens et aux étrangers qui affluent en ce moment à Paris.

Julia Bartet dans Bérénice... Il y a là — on ne le dira jamais assez ! — une chose absolument unique, une chose exceptionnelle : il faut la voir et la revoir en ce rôle, auquel elle imprime tant de charme et de noblesse, de chasteté et de poésie qu'on ne le comprend plus jadis autrement que par elle.

Mlle Bartet marque toutes les nuances du personnage avec un sentiment et une délicatesse, une mesure et un art qui lui ont valu le juste surnom de « la Divine ». Peut-être même — je n'ose rien affirmer — est-ce le rôle de Bérénice qui s'adapte le mieux à son merveilleux talent. J'aurais presque envie d'ajouter que Mlle Bartet nous a révélé un rôle que nous nous imaginions connaître et qu'en réalité nous ne connaissions pas.

Ajouterai-je que jeudi, au Trocadéro, Mlle Bartet entourée de tous les chefs d'emploi, M. Paul Mounet en tête, sera présentée au public en des vers signés Paul Fevrier et Adrien Vély, par une de ses plus ravissantes camarades, Mlle Lecoq, et qu'une autre non moins ravissante, Mlle Pélissier, se chargera de célébrer la personne personnifiée en la circonstance par l'adorable Lina Cavallieri, qui vient d'être acclamée dans *Thais*, quatre fois à l'Opéra et qui, malgré les instances répétées du compositeur, des directeurs, des abonnés et de ses camarades, n'avait pu donner une cinquième soirée et à tout de même trouvé le moyen — le hasard fait décidément bien les choses ! — de repartir une dernière fois en ce rôle où son délicieux talent de cantatrice et de comédienne s'épanouit si pleinement.

M. Delmas, incomparable Athanase, sera le partenaire de l'inoubliable Cavallieri, et, pour rien ne manque à cette superbe fête, M. Paul Vidal sera là, à la tête de son orchestre installé non point sur la scène, mais dans la salle, et de même que le chef-d'œuvre de Racine sera joué intégralement, comme à la Comédie-Française, de même le magnifique acte de M. Massenet sera représenté en costumes et précédé de l'immortelle *Méditation*...

Voilà pour la poésie et la musique. La danse ne sera pas oubliée en cette fête, et c'est Galipaux, l'étonnant Galipaux, qui déclarera sa flamme à la reine de la danse et de toutes les danses : j'ai nommé Carlotta Zambelli. Et MM. Paul Ferrier et Adrien Vély poursuivent, sur cet aimable ton, leur jolie déclaration à Carlotta Zambelli qui, entourée de ses plus gracieuses camarades, dansera non pas un fragment de ballet, mais un ballet tout entier s'il vous plaît, et un des plus beaux du répertoire : le ballet d'*Hamlet*, autrement dit la Fête du printemps.

Ce n'est pas tout. L'ouverture des *Noces de Figaro*, exécutée par l'orchestre de l'Opéra, commencera la matinée, puis M. Jules Claretie — pour la première fois — parlera sur la vaste scène du Trocadéro. Comme l'éminent administrateur général demandait, il y a quelques jours, à un de ses secrétaires de le renseigner exactement sur l'acoustique de la salle :

— Prenez garde, monsieur l'administrateur, répondit celui-ci, prenez bien garde ! A droite du trou du souffleur, pas trop loin du trou, pas trop près non plus. C'est une place que nous connaissons bien, nous autres ! Surtout, monsieur l'administrateur, artiguez bien et n'ayez pas le trac !

Et voilà comment, tenant compte des recommandations de l'aimable secrétaire, M. Jules Claretie « parlera », à la grande joie des milliers de spectateurs qui se presseront jeudi au Trocadéro, et présidera cette Fête vraiment unique de la Poésie, de la Musique et de la Danse.

André Nède.

Échos

La Température

Les mauvais temps que subit Paris depuis plusieurs jours ont été vraiment surprenants. Il est tout à fait hors de saison. Le ciel est constamment couvert d'épais nuages orageux. La pluie tombe tous les jours, plus ou moins fort, le soleil est absent et le froid, qui vient de surgir tout à coup, fait rassembler les vêtements d'hiver et même rallumer les feux dans bien des logis. Et dire que nous sommes au 15 juin !

Température le matin, hier, à Paris : 11° au-dessus de zéro et 15° l'après-midi. Pression barométrique : 760 mm.

Une zone de basses pressions persiste sur le centre du continent; elle présente de nombreux minima, voisins de 750 mm sur la Baltique et le golfe de Gènes.

Des pluies sont tombées sur presque toute l'Europe. En France, il a beaucoup plu à Nancy, à Toulouse, au Havre, à Bordeaux et à Clermont. Sur nos côtes de la Manche et de

l'Océan, la mer est assez belle, mais elle est très agitée sur la Méditerranée.

La température est à peu près la même sur les régions. On notait : 8° à Belfort, 10° à Clermont-Ferrand, 12° à Bordeaux et à Toulouse. Dans nos stations élevées : 4° au mont Mounier, 5° au pic du Midi, mais au-dessous de zéro.

En France, un régime de vents du Nord avec temps nuageux et frais est probable.

La température du 13 juin 1909 était, à Paris : 17° au-dessus de zéro le matin et 27° l'après-midi; baromètre : 763 mm; temps orageux.

Du New York Herald :

A New-York : Temps couvert. Température : maxima, 22°; minima, 16°. Vent variable.

A Londres : Temps beau. Température : maxima, 18°; minima, 9°. Vent ouest. Baromètre : 760 mm.

A Berlin : Temps couvert. Température (à midi) : 16°.

Les Courses

Aujourd'hui, à 2 heures, Courses à Saint-Cloud. — Gagnants du Figaro :

Prix Cherbourg : Ecurie Olry; Ecurie Lalouet.

Prix Harley : Epinal; Emery.

Prix de la Halle : Fred Leyburn; Plainville.

Prix du Président de la République : Général; Gros Lot.

Prix Edmond-Henry : Gondolier; Gabès.

Prix de la Clérite : Francœur; Troubadour.

Prix Petite-Chance : Goldgrène; Géro.

A Travers Paris

Son Altesse le Prince Roland Bonaparte, actuellement Président de la Société de Géographie, a quitté Paris ce matin, se rendant à Londres, où il va représenter cette Société à la réception qui sera faite mardi prochain, au Lieutenant Shakhle, par le Royal Societies-Club.

Quelques jours après, Son Altesse se rendra à Cambridge, en qualité de délégué de notre Académie des sciences pour assister aux fêtes universitaires données à l'occasion du Centenaire de Darwin.

Origines, progrès, transformation et triomphe de l'idée et du parti républicains en France (1789-1879). Cela n'est pas le sujet du prochain discours de M. Lafferre au congrès radical de Béziers et non plus le thème de l'allocution de M. Camille Pelletan à la distribution des prix du plus humble collège de sa circonscription. C'est le sujet d'histoire que les candidats à l'Ecole spéciale militaire ont eu à traiter cette année.

Sans présumer de la réponse que chacun de nous pourrait faire à un tel plébiscite, sans confronter les conclusions les plus contradictoires des historiens et sociologues — sans rappeler le fameux : « Comme elle était belle sous l'Empire ! » On se demande avec beaucoup de sympathie ce que les malheureux candidats à Saint-Cyr ont pu invoquer pour célébrer les origines, progrès, transformation et triomphe de l'idée et du parti républicains. Voilà des jeunes gens, ivres d'histoire militaire, de mathématiques et d'allemand qui doivent savoir en outre les programmes électoraux de la famille radicale ! Et qu'en feront-ils puisqu'ils doivent rester en dehors de toute politique, de toute confession religieuse — ou sociale, prêts à marcher un jour d'inventaire, un soir de grève ?

Cet examen par trop radical équivaut à une profession de foi, à un serment de fidélité et d'amour pour la Constitution... gouvernementale. Sans doute, les examinateurs ont espéré connaître, grâce à ce stratagème, quels avaient été les maîtres de ces jeunes hommes de dix-huit ans qui ne rêvent que du shako à plumes blanches. La fiche avant le premier galon...

Pauvres Saint-Cyriens !...

Edouard Detaille a quitté Paris hier pour se rendre au château de Windsor où il va passer une semaine auprès de S. M. le roi Edouard.

En même temps que le grand peintre les autres invités de Leurs Majestés sont M. et Mme Standish et le prince et la princesse Murat.

Le roi Edouard a bien ri dernièrement au cours d'un garden-party où lui furent présentés quelques jeunes filles de l'aristocratie, en âge de faire leur entrée à la Cour.

L'une d'elles, mise en présence du souverain, s'acquitta tout bien que mal, dans un trouble compréhensible, des révérences qu'impose l'étiquette. Puis son émotion s'accrut, et le souvenir des paroles qu'elle devait prononcer disparut. La jeune fille se crut cependant dans l'obligation de dire quelque chose :

« Papa m'a beaucoup parlé de vous », dit-elle.

Les bonnes œuvres.

Le comité de la Société philanthropique, que la duchesse de Guiche préside avec tant d'ingénieuse activité, organise pour demain mardi, de trois à six, une vente de charité dans les magnifiques salons de l'hôtel de Crillon, place de la Concorde.

Recommander la Société philanthropique est chose superflue : on sait trop les merveilleux services qu'elle rend avec ses nombreux bénévoles, ses hôpitaux, ses asiles de nuit, ses dispensaires, son hospice, son asile maternel, etc... Aussi peut-on être assuré que cette vente réunira à l'hôtel de Crillon le Tout-Paris de la bienfaisance.

Le mercredi 16, à la salle Gaveau, à huit heures, sera organisée par le comité de la Croix-Rouge du huitième arrondissement, sous la présidence de Mme la comtesse de Pourtales.

M. de Valence fera une conférence avec projections; M. Allou, maître du

huitième, rappellera en quelques mots la haute portée sociale de la Société de Secours aux blessés; puis M. Mounet-Sully dira, entre autres choses émouvantes, le *Lion d'Arles*, de Mistral.

M. Simyan décoré.

L'inventeur de l'impôt sur le revenu, M. Caillaux, qui a pris à tâche de rendre le gouvernement impopulaire, vient d'avoir une idée de génie : il vient de décorer M. Simyan. C'était au banquet des receveurs des postes.

A l'issue du festin, M. Duchatel, représentant le ministre des finances, a épinglé sur l'habit du docteur Simyan une médaille, — oh ! une petite médaille de rien du tout, celle du Cautionnement mutuel — mais, enfin une médaille.

Après tout, M. Simyan ne mérite-t-il pas qu'on le distingue ? Trouva-t-on jamais son secrétaire d'Etat qui ait soulevé contre lui l'unanimité de ses fonctionnaires et du public ?

REMERCIEMENTS

Grâces soient à jamais rendues

Au bon ministre citadin

Qui, dans le Carrouel aux vastes étendues

A semé l'herbe d'un jardin.

Tel un front chauve qui découvre

Son décalé au stérile et nu :

On s'étonnait de n'y pas voir des dromadaires

Au lieu de l'autobus complet !

Mais voici qu'un nouveau Le Nôtre

A changé le sable en gazon.

Et pour nos yeux car ce Le Nôtre est bien le nôtre,

Dispensé les fleurs à foison !

Il faut, — édifiions ce digne homme ! —

Que pour l'hommage universel,

Censons plus Dujardin-Beaumetz qu'on le nomme,

Mais Dujardin — du Carrouel !

Louis MARSOLEAU.

Dans sa dernière séance, l'Académie a décerné le prix Vilet à M. Robert de La Sizeranne pour l'ensemble de son œuvre.

Le même écrivain avait obtenu, il y a quinze ans, le prix Bordin pour son premier livre sur la peinture anglaise. Depuis lors, on sait quelle campagne il a eue de mener en faveur des idées esthétiques de Ruskin, jusqu'à Venise où il les a exposées en une conférence au palais des Doges devant le roi et la reine d'Italie. Ruskin, à peine connu sur le continent, avant lui, fait, aujourd'hui, l'objet d'incessantes publications. De même, l'intérêt que le premier livre de M. de La Sizeranne avait éveillé chez nous pour l'art anglais est loin d'être affaibli : témoin l'exposition des « Cent Portraits » aux Tuileries. C'est cette continuité de travaux que l'Académie vient d'honorer par l'attribution d'un prix essentiellement littéraire qui comble, déjà, parmi ses titulaires, quelques-uns des meilleurs écrivains de ce temps.

LES GALETIES DU PESAGE

Bien amusante la phononémie des grandes épreuves sportives, en ce mois de juin ; parisienne, certes, bien que l'élément étranger y domine, — peut-être à cause de cela ; changeant et mobile quoiqu'on y retrouve toujours les mêmes visages et les mêmes chapeaux couverts d'aigrettes ; infiniment spirituelle parce que les femmes ont l'art de s'y montrer divinement jolies. Il n'est pas jusqu'au concubinage des différents mondes qui n'ajoute à ces réunions sa piquante saveur. L'amour du chiffon diminue les distances et permet à toutes de se regarder sans façon. Mais ça ne fait rien, il faut un vrai courage pour arborer une toilette sensationnelle ces jours-là. Mieux on est habillée, moins on s'appartient. On ne sait plus où diriger ses pas ; on est suivie, entourée, encerclée ; on devient l'idole d'une foule de curieux, d'admirateurs, de courtisiers, de photographes, qui ne respectent rien, ni votre modestie ni votre incognito. Les photographes surtout abusent de leurs avantages. Ils sont les maîtres, grâce à la rapidité du défilé. C'est la l'inconvenance de l'élégance, le tribut à payer au plaisir d'être chic et aux modernes habitudes. Je ne sais pas de femmes qui aient plus payé ce tribut, flatter mais obsédant, que les trois privilégiées à qui Béchoff-David avait donné la gloire de sa fameuse toilette : voile bleu envoi d'une écharpe de voile noir formant une sorte de triangle. C'était simple, pourtant, mais quel cachet ! Si on mettait le nom du couturier sur ces robes, inutile, n'est-ce pas, de le dire ? Depuis l'éclatant succès qu'il a remporté en habillant Mlle Yvonne de Bray, la réputation de Béchoff-David ne connaît plus d'arrêt. Réjane s'est même offert en sa faveur quelques infidélités à son couturier attiré. C'est que la jeunesse de ses visions maintient la femme en une apothéose constante d'élégance et de fraîcheur ; et n'est-ce pas là, en somme, pour nous, le meilleur de la vie ? — C. D.

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.40 — 102.41 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15	30	60
Départements	18	37	75
Union postale	21	43	86

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

apposer les scellés chez lui, afin de s'assurer qu'il ne s'y trouve aucun document ayant trait aux affaires publiques.

Demain ouvrira, à la galerie Bernheim, rue Richemont, une admirable exposition d'œuvres de notre éminent collaborateur Forain : peintures, dessins et eaux-fortes. On sait assez ce qu'est son art puissant et magnifique pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister sur l'intérêt que présente une réunion de ses œuvres nouvelles. On le connaît moins comme aquafortiste que comme dessinateur et comme peintre : c'est la plus récente réalisation de son talent. On le verra, ici encore, un maître incomparable.

Demain également, à l'hôtel Drouot, s'ouvrira l'exposition des tableaux anciens, pastels, dessins et miniatures, composant la collection de feu le comte de Cherisey. On y verra des œuvres remarquables de Beuckheide et Van de Velde, Ph. de Champaigne, Danloux, Dietrich, Ducreux, Huot, Lépicier, Hubert Robert, Mme Vigée-Lebrun, etc. La vente aura lieu le mercredi 16 juin, sous la direction de M. Lait-Dubreuil, assisté de M. Henri Haro, peintre-expert.

Les touristes sérieux doivent faire entrer en ligne de compte, dans l'achat d'une automobile, deux facteurs essentiels : l'agrément qu'elle procure et la dépense qu'elle occasionne.

Elle doit leur permettre d'affronter sans danger toutes les routes, en même temps qu'elle doit être souple et robuste, et, d'autre part, réaliser le minimum de consommation d'essence, comme en usage de pneus. Ce sont toutes ces qualités qui constituent une bonne voiture, et nulle part on ne les trouve aussi complètement réunies qu'en cette voiture de tourisme par excellence qu'est la Bayard à chaînes.

A Chantilly.

La foule la plus élégante se pressait hier sur le joli champ de courses de Chantilly où toutes les aristocraties parisiennes s'étaient donné rendez-vous pour voir courir le prix du Jockey-Club. L'on ne saurait imaginer affluence plus gracieuse de femmes exquisement parées de toilettes ravissantes. Est-il besoin d'ajouter que — indice de suprême élégance — l'on ne respirait partout que les mystérieux effluves du « Parfum de la Dame en Noir » si justement prisé des Parisiennes.

Nouvelles à la Main

L'enquête sur la marine :

— Eh bien !

— Grave, très grave !

— Quoi donc ?

La Justice

Par FORAIN



LE SABOTEUR. — Et pendant qu'on perquisitionne chez moi, le compagnon Jaurès fait la grasse matinée...

caractère d'originaux » et d'autres « intéressants la défense nationale ». Mais, pour quiconque sait lire entre les lignes, il est visible que cette décision n'a été prise et ces grands mots employés par la commission que pour masquer sa défaite, pour atténuer les effets de son fiasco, et pour donner le change à l'opinion publique en laissant croire une dernière fois que des fautes avaient été commises par l'officier si maladroitement inculpé.

Il ne faut pas oublier que c'est à propos d'une prétendue tentative de corruption d'un fonctionnaire de la marine par l'usine d'Unieux qu'avait été montée toute cette affaire de détournement de pièces officielles. Or, dans les papiers saisis chez M. Dupont, il n'a été trouvé que deux pièces concernant cette tentative de corruption et ni l'une ni l'autre ne portent le timbre d'enregistrement à l'arrivée au cabinet du ministre : ce sont des pièces en quelque sorte de correspondance privée, tandis que les pièces officielles se rapportant à cet incident ont été trouvées à leur place normale, c'est-à-dire dans les bureaux de la direction de l'artillerie.

N'ayant rien trouvé de délictueux de ce côté, la commission d'enquête n'a pas voulu demeurer sur son échec et elle a débatté toute une série de documents relatifs au Sully, à l'Éna, à l'amiral Touchard, à la poudre B, aux chaudières, à l'amiral Bienaimé, etc. Ces pièces n'ont aucun intérêt, car, à part quelques lettres particulières, il n'y a dans les dossiers Dupont que des copies de documents qui pouvaient légitimement se trouver en la possession d'un officier supérieur du génie maritime, en activité de service. Et si la commission d'enquête s'est empressée d'énumérer ces pièces des dossiers saisis, c'est uniquement, nous le répétons, pour donner le change à la galerie ou pour « sauver sa face », comme on dit.

Malgré tout leur désir de faire éclater un scandale, malgré toute la perpétuité avec laquelle ils ont répandu les bruits les plus malveillants, malgré toute l'habileté avec laquelle ils ont, dans les colonnes de leurs journaux, laissé établir une similitude de titres entre « l'affaire Marix » et « l'affaire Dupont », les justiciers de la commission d'enquête ont dû s'avouer vaincus. Ce qu'ils voulaient, tout le monde le chuchote, mais il n'est pas mauvais de le dire tout haut, c'était atteindre non pas M. Dupont, un subalterne, un sous-ordre après tout, mais bien son chef immédiat et direct, à savoir M. Gaston Thomson ; c'était démontrer que, comme ministre, celui-ci avait été complaisant à l'égard des fournisseurs de la marine, car cela permettait d'insinuer qu'il avait pu ou dû tirer profit de sa complaisance... Bref, ce qu'ils voulaient, c'était de rendre suspect un adversaire politique.

Tel est l'unique mobile qui avait inspiré à certains politiciens de la commission d'enquête l'idée des poursuites contre M. Dupont. Rendons leur cette justice qu'ils ne dissimulaient pas leur dessein. Dieu merci ! Félicitons-nous en, pour ceux que l'on voulait salir. Félicitons-nous en surtout pour la marine que les passions politiques odieusement déchaînées ont, en ces temps derniers, représentée comme un antre de gabegies, de concussions, de vicieuses et à qui le

fiasco de l'affaire Dupont évitera sans doute à l'avenir d'injustes suspicions et des attaques imméritées.

Marc Landry.

UNE DOT ASSURÉE

Doter ses enfants, quel sujet de constantes préoccupations pour des parents prévoyants ! Aujourd'hui, par son travail, le père de famille peut mettre quelque argent de côté ; mais qu'il disparaît demain, ses sacrifices auront donc été inutiles ?

Non, s'il a confié ses économies à une Compagnie de tout repos, comme la « Nationale-Vie » (entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat), en souscrivant une assurance dotale. Qu'il vienne alors à décéder, fût-ce le lendemain du contrat, son but n'en sera pas moins atteint, car le capital stipulé sera versé à l'enfant à la date fixée, sans qu'il y ait, désormais, aucune prime à payer ; si l'enfant vient à décéder avant l'échéance, la Compagnie restitue intégralement les primes versées.

Envoi gratuit de tous tarifs et renseignements. S'adresser au siège social, 2, rue Pillet-Will, à Paris, ou aux agents généraux en province.

Poursuites contre le cardinal Andrieu

Le gouvernement se décide à poursuivre le cardinal Andrieu pour le discours prononcé par le nouvel archevêque de Bordeaux, en sa cathédrale, lors de la cérémonie de son intronisation. Ces jours derniers, certaines notes officieuses semblaient avoir pour but d'y préparer l'opinion. Le garde des sceaux a d'ailleurs hésité longtemps à ordonner les poursuites, puisque le « délit » présumé remontait en somme assez loin. Ce n'est pas à un indice de l'évidence de ce délit. Ce pourrait être plutôt le contraire.

Quoi qu'il en soit, Son Eminence a été convoquée à comparaître aujourd'hui lundi devant M. Laussac, juge d'instruction à Bordeaux. L'inculpation relevée contre ce prince de l'Eglise est la suivante : « excitation à la résistance aux lois », et c'est donc en vertu de l'article 35 de la loi du 9 décembre 1905, qui prévoit et punit cette excitation, que le cardinal Andrieu est poursuivi.

Je n'ai pas sous les yeux le texte incriminé et ne saurais dire, par conséquent, dans quelle mesure on peut soutenir que ce texte tombe matériellement sous le coup de la loi. Ce qui est certain, c'est que beaucoup d'autres évêques se sont exprimés très librement et très publiquement sur le devoir qui impose parfois de ne pas obéir aux lois injustes — lesquelles, selon la doctrine de Saint-Thomé, ne méritent pas le nom de lois, ne sont pas des lois véritables. Et il est par ailleurs incontestable qu'une telle désobéissance est en pleine conformité avec l'enseignement constant de l'Eglise, depuis saint Paul « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes », jusqu'à Léon XIII qui a formulé ce précepte avec une netteté qui ne laisse rien à désirer.

Les poursuites contre le cardinal An-

drieu ne seront, en vérité, qu'un incident, dont il ne faut au surplus ni s'exagérer ni se dissimuler la gravité. Dans un conflit doctrinal dont l'origine remonte à la distinction des deux pouvoirs solennellement proclamée par le Christ quand il a dit : « Rendez à César ce qui appartient à César, à Dieu ce qui est à Dieu », et qui s'est accru dès que l'Eglise naissante eut pour la première fois l'occasion d'opposer aux exigences abusives d'un gouvernement temporel les droits de la conscience.

Ce conflit ne se terminera vraisemblablement qu'à la fin des temps. Je pense que nos gouvernants, à supposer même qu'ils ne doutent pas d'obtenir des tribunaux la condamnation du cardinal Andrieu, ne se font pas d'illusion à cet égard.

Julien de Narfon.

Le Centenaire de Darwin

Tandis que la science française fête Lamarck en inaugurant le monument qu'elle lui a élevé au Jardin des Plantes, l'Angleterre se prépare à célébrer le centenaire de la naissance de Charles Darwin. Rien, d'ailleurs, n'est plus curieux que cette coïncidence : à huit jours d'intervalle, ces deux illustres naturalistes, le père du « transformisme » et le théoricien de la « sélection naturelle », opposés en vain par des disciples passionnés, auront été dignement glorifiés.

Mais, particulièrement, le centenaire de Darwin promet quelques cérémonies importantes et pittoresques à la fois ; tous les délégués des académies, des sociétés savantes et des grandes universités — il y en aura de toutes les régions — seront en tenue académique, et on imagine aisément l'effet que peut produire la réunion de tant d'uniformes disparates. Les fêtes auront lieu à l'Université de Cambridge, où Charles Darwin fit ses humanités de façon peu brillante, préoccupé davantage par ses succès au *Club des Gourmets* ; durant quatre jours, les invités étrangers seront les hôtes des divers collèges de l'université, où ils vivront en communauté avec les *fellow* (étudiants). Et cette vie presque conventuelle ne sera pas, pour eux, un des moindres attrait de ces réjouissances scientifiques qui commenceront, le mardi 22 juin, par la réception des délégués par le chancelier de l'Université de Cambridge, le savant physicien Rayleigh.

La journée du mercredi sera consacrée à la présentation des adresses, à la visite des collèges, à une garden-party à Christy-College, à une visite de la chambre qu'occupait, en 1827, le *fellow* Charles Darwin ; à la suite d'un banquet, grande soirée au college Pembroke. Dans la matinée du jeudi, on procédera à la collation des grades de docteur *honoris causa* délivrés par l'Université, puis sir A. J. Jacky, président de la Société royale de Londres, fera une conférence sur ce sujet : « Darwin, géologue. »

Durant une garden-party offerte par la famille de Darwin dans les jardins de Trinity-College, les délégués pourront parcourir une exposition de portraits, de livres et d'objets intéressants pour les admirateurs du célèbre naturaliste.

Enfin, la journée du vendredi sera réservée à une pieuse visite à la maison de Darwin, au village de Down, dans le comté de Kent.

Après avoir été groupés occasionnellement autour du souvenir de l'écrivain de l'origine

des espèces, les savants délégués se disperseront par les chemins du retour.

Parmi les hommes éminents chargés de représenter la science française à ce centenaire, il convient de citer le prince Roland Bonaparte, M. Lapicque, maître de conférences à la Faculté des sciences de Paris, le docteur E. Dupuy, qui connut particulièrement Charles Darwin et qui est resté lié avec son fils Francis.

Jacques-Pierre.

HIER A CHANTILLY

Chantilly fut un régal des yeux. Les modes actuelles sont heureuses au possible. C'est de la souplesse gracieuse enroulée de dentelles ou de broderies. Jusqu'aux teintes nouvelles, claires bien entendu, dont les tons inévidents enchantent la vue. Robes de shantung, toiles brodées, incrustations de dentelles, voilà tout le succès parisien. Les personnes exercées ont reconnu dans l'assistance les jolis modèles de Mme Devilliers, qui remporte un triomphe sans précédent. Son élégant salon des « Galeries Jeanne d'Arc », 18, rue des Pyramides, près de l'avenue de l'Opéra, est aujourd'hui le rendez-vous de toutes les Parisiennes avisées qui aiment la toilette.

Le Tremblement de terre

(Par dépêche de notre correspondant particulier)

Marseille, 13 juin.

Les populations désolées par le tremblement de terre ont enterré leurs morts aujourd'hui, et partout les tristes cérémonies ont donné lieu à des scènes poignantes.

Le préfet des Bouches-du-Rhône et M. Pelletan assistaient aux funérailles, à Lambesc, tandis que diverses autres autorités locales s'étaient rendues aux obseques des victimes, à Rognes, à Saint-Cannat et dans les autres agglomérations sinistrées.

Les corps étaient généralement portés à bras, et ces cortèges paysans, sous le grand soleil, étaient vraiment d'une poignante tristesse.

Au cimetière de Lambesc, après une allocution de M. Pelletan, Mgr Bellon, représentant l'archevêché d'Aix, a donné l'absoute aux douze cercueils.

M. Philip, qui a perdu quatre enfants dans la catastrophe, avait tenu à assister à leur inhumation : son émotion fut si forte qu'on dut le porter en voiture chez lui, auprès de sa femme et de son cinquième enfant, que l'événement a affolé.

Voici le tragique récit qu'il a fait :

« Nous habitons une ferme à Croignes. Avant-hier soir, à neuf heures un quart, mes enfants étaient couchés, tout à coup la terre trembla ; la maison s'effondra et nous demeurâmes, ma femme, moi et mon aînée, à moitié pris entre les pierres au milieu de notre maison écroulée. Affolés, nous arrivâmes cependant à nous dégager. Mais il fait nuit noire et autour de nous pas une voix ne se fait entendre. Soudain, d'entre les décombres des voix nous appellent, accompagnées de gémissements : ce sont mes enfants, que je ne peux re-

trouver et qui me demandent de les sauver. »

Je cours avec ma femme et ma fille sur les ruines. J'essaie d'arracher les pierres qui recouvrent mes fils. Hélas ! nous étions impuissants et je dus assister, terrifié, à l'agonie effroyable de la moitié de ma famille.

Ce ne fut que plus tard que des gens de Lambesc vinrent à mon secours. Mais il était trop tard : de nos cinq enfants, il ne nous restait plus que notre fille aînée. »

Dans la région de Lambesc, le long de la route de Saint-Cannat, qui traverse les localités frappées, on aperçoit toujours dans les champs les campements improvisés des premières secousses de vendredi.

Le hameau des Goirands est en ruine. Le château d'Armajon, qui appartient à Mlle de Solliers, n'a pas été épargné et la villa Marie-Saint-Etienne, qui appartient à M. Etienne Gohzague, de Marseille, et qui est située sur la route de Saint-Estève, a également subi de tels dégâts qu'elle est inhabitable. La catastrophe a d'ailleurs mis plus de quatre-vingts familles sans abri dans la région de Lambesc.

Dans l'après-midi d'hier trois secousses, très anodines heureusement, y ont encore été ressenties, notamment une à sept heures dix du soir ; cette dernière, un peu plus forte que les précédentes, a produit une vive émotion et de nombreuses familles ont dressé des tentes dans les champs pour y passer la nuit. A huit heures du soir, le village était presque désert.

Ce matin, à cinq heures trente, une nouvelle secousse s'est produite et la seule maison qui restait debout au vieux village de Puy-Sainte-Réparate s'est écroulée.

Dans la matinée est arrivée une escouade de vingt-cinq hommes du 7^e génie, commandés par un adjudant, qui commenceront demain à déblayer les maisons détruites. Le fils Ernest Christol, âgé de vingt-deux ans, qui avec sa famille campait sous une tente, est décédé pendant la nuit.

D'autre part, la population est loin d'être rassurée. Les journaux ont apporté aux habitants, déjà si inquiets, des nouvelles qu'ils estiment affolantes. En effet, certains météorologues annoncent de nouveaux tremblements de terre pour les 19, 20, 25 et 26 juin. Ces prédictions ont pour résultat d'énervier et d'effrayer de braves gens qui ont eu déjà assez d'émotions.

Des souscriptions sont ouvertes un peu partout afin de venir en aide aux parents des victimes, qui sont pour la plupart des artisans besogneux. On continue d'autre part à expédier des vivres aux habitants qui ont dû évacuer leurs immeubles.

La besogne des hommes du génie, envoyés d'Avignon, qui travaillent en quatre pelotons à dégager les ruines, est particulièrement pénible. En effet, le mistral fait rage et achève sous ses violentes rafales de jeter à bas les vieux murs ébranlés.

On a retiré des décombres d'une maison, à Saint-Cannat, une femme âgée de quatre-vingt-sept ans, Mme Rieud, qu'un lit retourné avait protégée. Tous ses parents plus jeunes ont péri autour d'elle ; rien n'égale sa douleur poignante si ce n'est son étonnement d'être encore vivante.

M. Camille Pelletan, assisté du premier président de la Cour d'appel, s'est rendu, en quittant Lambesc, à Saint-Cannat, où il y a eu, comme on le sait, dix victimes, parmi lesquelles, M. Savignac, le correspondant du *Petit Marseillais*.

Le cortège funéraire a dû se rendre directement au cimetière, sans s'arrêter à l'église qui menaçait de s'écrouler. La triste cérémonie ne s'est terminée qu'à six heures et demie, au milieu des larmes que le tremblement de terre n'a pas épargnées.

C'est avec impatience que la population de Saint-Cannat attend un détachement du génie pour démolir la plupart des habitations qui à chaque instant menacent de s'écrouler.

Mille kilos de pain vont arriver dans la soirée pour être distribués immédiatement.

Il y a encore une dizaine de blessés qui sont soignés dans les tentes-abris, établies provisoirement en attendant la construction de baraques.

Un blessé, qui est soigné dans une tente-abri, avait été pris au moment de la catastrophe entre deux poutres et ne dut son salut qu'à un sommier qui vint se placer entre son corps et une des poutres qui l'écrasèrent.

Une circonstance qui ne laisse pas d'inquiéter les autorités, c'est la présence, dans les décombres, d'un grand nombre de cadavres d'animaux domestiques, qui commencent à entrer en putréfaction ; aussi est-il probable que le génie commencera par procéder à leur enfouissement.

A Rognes, ce sont les soldats du 61^e de ligne qui ont transporté les cercueils des treize victimes, d'abord à l'église, ensuite au cimetière, où ils ont été placés dans une fosse commune.

Là aussi, la population est dans le plus grand abattement ; elle s'occupe aujourd'hui de déménager ce qui reste encore des mobiliers sous les décombres, avant que les sapeurs du génie aient tout abattu.

Les dames de la Croix-Rouge française et le docteur Madon, de Cadanet, donnent leurs soins dévoués aux dix blessés qui ont dû être évacués de l'hospice où ils se trouvaient, parce que celui-ci menaçait ruine. Ils ont été transportés dans la salle de l'école des jeunes filles. Ils sont tous dans un état satisfaisant.

Les trois jeunes filles Roux, qui ont perdu toute leur famille dans le désastre, vont beaucoup mieux.

Thomas.

A PARIS

M. Maujan, sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur, accompagné de M. Leuillier, sous-chef de cabinet, est parti ce soir pour Marseille, afin de distribuer les premiers secours aux sinistrés.

Le gouvernement a reçu du gouvernement portugais un télégramme de condoléances à l'occasion du tremble-

ment de terre. Il a renouvelé l'expression de ses condoléances à M. Saint-René Taillandier, ministre de France à Lisbonne.

AU MUSEUM

Lamarck et Buffon

C'est en présence du Président de la République et de S. A. S. le prince de Monaco qu'ont été inaugurés hier au Muséum les monuments de Lamarck et de Buffon.

Le premier, œuvre de Fagel, s'élève à l'entrée du Jardin des Plantes, devant la place Valhubert. Il se compose d'une statue assise de Jean de Lamarck et d'un bas-relief en bronze où la fille du savant est représentée auprès de lui, le consolant de l'injuste dédain de ses contemporains pour ses travaux. Cette phrase est gravée au bas de la composition : « La postérité vous admirera et vous vengera, mon père ».

Le second, dû au ciseau de Carls, qui a exécuté une élégante silhouette du fameux intendant du « jardin du Roy », occupe le centre d'une pelouse en face du grand palais de fond du Muséum.

C'est devant le monument de Lamarck, décoré d'une magnifique gerbe de fleurs offerte par la colonie arménienne, que les tribunes ont été construites en hémicycle.

Sur l'estrade principale, aux côtés du Président de la République et de S. A. S. le prince de Monaco :

MM. Antonin Dubost, président du Sénat ; Henri Brisson, président de la Chambre ; Doumergue, ministre de l'Instruction publique ; Edmond Perrier, directeur du Muséum en uniforme de membre de l'Institut ;

S. Exc. M. Henry White, ambassadeur des Etats-Unis ; le comte de Souza-Rosa, ministre du Portugal que son souverain a chargé de le représenter à la cérémonie, en mémoire du roi Carlos qui était correspondant du Muséum ; le comte de Glyndolfe, ministre de Suède ; M. Dimitri Stancioff, ministre de Bulgarie ;

MM. le professeur Bouchard, président de l'Institut de France, Delage et Guignard, délégués de l'Académie des sciences ; le vicomte de Vogüé, Emile Picard, Dastre, Grandidier, Lacroix, van Tieghem, Henneguy, Chauveau, Bouvier, Bouche-Leclercq, le docteur Richer, membres de l'Institut, tous en uniforme, la plupart des membres de l'Académie des sciences, tous les professeurs du Muséum et un grand nombre de membres de l'Académie de médecine, parmi lesquels le professeur Poiraz, puis le professeur Monticelli, de l'Université de Naples, et des délégués des principales Sociétés savantes de Vienne, Budapest, Genève, Lausanne, Florence, Gênes, Neuchâtel, Graz, Bologne, Bruxelles, Washington, New-York, etc., etc.

MM. Fleurot, représentant le président du Conseil municipal ; Léon Bourgeois, Charles Dupuy, Paul Doumer, Molard, Marc Varamé, le lieutenant-colonel Gracich, Lépine, Tonhy ; puis la famille de Lamarck, représentée notamment par Mme de Lamarck, veuve d'un ingénieur de la marine, qui était le petit-fils de l'illustre savant, enfin, plus de deux mille invités.

M. Edmond Perrier, directeur du Muséum, a pris le premier la parole pour rendre à la mémoire de Lamarck un éloquent hommage, souvent interrompu par les applaudissements de l'assistance. Avec une hardiesse de vives qui a été particulièrement appréciée, il a fait entre la doctrine de Darwin et celle de Lamarck, un admirable parallèle que nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, reproduire ici. Et il a terminé ainsi son magnifique éloge du vain fondateur de la théorie de l'évolution :

En parlant de l'œuvre philosophique de Lamarck, Cuvier disait : « Un pareil système appuyé sur de pareilles bases peut amuser l'imagination d'un poète ; un métaphysicien peut en dériver toute une génération de systèmes, mais il ne peut soutenir l'examen de quiconque a disséqué une main, un viscère ou seulement une plume... Le grand anatomiste, le savant d'esprit positif qui s'enorgueillissait de ne jamais dépasser les faits se trompait, et c'est encore une fois le « pêcheur de lune » qui avait raison.

A leur tour, MM. Delage, délégué de l'Académie des sciences, et Guignard, délégué de cette même Académie et de l'Académie de médecine, Fleurot, au nom du Conseil municipal et de la Ville de Paris, Monticelli, au nom des délé-

gués étrangers et de l'Université de Naples ont prononcé d'éloquents panegyriques ; enfin, M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, a clos la série des discours en rendant, au nom de la France, justice à la mémoire du grand savant qui contribua à sa gloire avec tant d'éclat, et, faisant allusion à la querelle des Darwiniens et des Lamarckiens :

« Aujourd'hui, a-t-il dit, entre eux la paix est à peu près faite. Le génie des deux hommes n'est plus contesté, ni par les uns ni par les autres. On s'accorde à reconnaître que leurs idées au lieu de s'opposer se complètent et s'éclairent en quelque sorte mutuellement et c'est presque en même temps, presque à la même heure que les deux pays qui les virent naître commencent leur grande mémoire et glorifient leurs travaux immortels ».

A la fin de la cérémonie, Mlle Maille, de la Comédie-Française, apportant à Lamarck l'hommage de son talent et de sa grâce, est venue faire applaudir une ode d'Emile Blémont à l'immortel savant.

Avant de quitter le Jardin des plantes, le Président de la République est allé voir la statue de Buffon, et il a vivement félicité M. Carls, qui en est l'auteur.

Ch. Dauzats.

La fête de ce soir

Notre Directeur a reçu la lettre suivante :

13 juin 1909

Mon cher ami,

Je viens vous demander un grand service : Demain, vous le savez, les « Amis du Muséum » ont décidé de donner une fête nocturne dans le vieux « Jardin du Roi », illuminé à giorno.

Nous voudrions que ce ne fussent pas seulement une joie et une surprise pour les lions, les antilopes, les cacatoès, les camans, l'autruche et le coïdre du Liban, de voir leur demeure illuminée.

Notre rêve est plus prosaïque et notre but plus pratique : — Il nous faut appeler à notre aide le public et remplir l'escalier du Muséum.

Ce pauvre Muséum — qui fut le plus beau jardin de Paris et qui serait demain encore, pour peu que les vœux de son secours, une merveille — tombe en ruine. Les animaux sont réduits à la portion congrue ; de précieuses collections de papillons, d'oiseaux, de plantes rares, d'insectes extraordinaires, ne peuvent être placées sous les yeux du public, faute d'argent...

C'est en vain que, depuis des années et des années, les admirables professeurs du Muséum supplient les pouvoirs publics de venir à leur secours, les « pouvoirs publics » se débrouent avec un touchant ensemble... et les béliers méridiens s'usent la langue à râper le fond de leurs mangeoires vides... Déjà en une apostrophe célèbre, le bon Bernardin de Saint-Pierre plaçant en 1792 devant la Convention la cause de la ménagerie menacée, s'était écrié : « La plante morte n'est plus végétale, puis-je le ne verte plus... l'animal le mieux préparé ne présente qu'une peau rembourrée... Tuerons-nous nos animaux pour en faire des squelettes... Ce serait leur faire injure... »

Nous ne les tuons pas... Mais la parcimonie des fonds qui leur sont affectés en font des squelettes.

Passez de quel air suppliant l'électeur tendit-il sa trompe aux petits pains des amateurs... à travers les grilles voisines, les museaux roses des chèvres du Tibet qu'émeuvent une touffe d'herbe verte ; la girafe découvre ses dents blanches... plus longues que nature ; l'ours noir — les quatre fers en l'air — ouvre une gueule stupéfiante et, à travers leurs tristes barreaux, les chiens passent des pattes rigides, qu'on entend de nossettes.

« Aussi, cher ami, viens-je vous demander aide et assistance. Il faut qu'aujourd'hui lundi les Parisiens viennent apporter leur obole au « Jardin des plantes ». Ils passeront une inoubliable soirée et feront une bonne action.

Des attractions multiples les attendent. L'exquise Regina Badet — ce joli maître à chanter — les charmera ; ils entendront des chanteurs délicieux, ils verront d'étonnantes cinémas qui leur dévoileront, sous la direction d'éminents professeurs, les merveilleux mystères de la nature...

Ils auront surtout cette surprise de voir les animaux, stupéfiés de tant d'insolite clarté, écarquiller devant eux leurs grands yeux pleins de bonté, de tristesse, d'étonnement... et puis ils pourront se dire : « J'ai fait un peu de bien à de pauvres bêtes... J'ai payé au rhinocéros une botte de foin supplémentaire, et grâce à mon offrande, le chameau fera la noce... ce sera le monde renversé ! Batez le rappel autour de notre fête et saint François d'Assise qui, comme chacun sait, est un des vénéralis patrons des bêtes (ce qui le rend sympathique à tous), vous rendra en bienfaits ce que vous aurez

donné en charité... C'est une excellente opération financière.

Merci d'avance et à vous de cœur,

Georges CAIN.

LA

Grève des inscrits maritimes

A MARSEILLE

(Par dépêche de notre correspondant particulier) Marseille, 13 juin.

La situation est toujours la même. Parmi les grévistes, il en est beaucoup qui ne demanderaient qu'à reprendre le travail aux conditions, fort acceptables, que leur offrent les Compagnies. Mais ils sont retenus par la crainte des meneurs et ils n'osent rompre ouvertement. Cependant des défections se produisent peu à peu. Cette nuit sont partis pour l'Algérie, avec des équipages entières composés d'inscrits maritimes, le vapeur *Maroc* pour Oran et le vapeur *Jeanne d'Arc* pour Alger.

Au moment où le vapeur *Calvados* allait lever l'ancre pour Oran, avec un équipage d'inscrits maritimes, deux chauffeurs sont montés rapidement sur le pont et ont sauté à quai ; ils ont été remplacés quelques instants après, et à la première heure, ce matin, le *Calvados* partait pour Oran.

La journée de dimanche a été d'un calme parfait. Les départs ont été peu nombreux et les grévistes n'ont pris aucune résolution importante.

Thomas.

LES COLONIES

Dans l'Adrar

Des passagers du paquebot *Cordillière*, courrier du Sénégal, arrivé hier à Bordeaux, ont rapporté des bruits courants à Saint-Louis et suivant lesquels cinquante tirailleurs sénégalais de la colonne de l'Adrar, sous les ordres du capitaine Bontemps, seraient morts de soif non loin de Bouillit, dont le puits aurait été bouché, probablement par un des partis de Maures qui tiennent encore la brousse. On n'aurait aucune nouvelle du capitaine Bontemps.

Au ministère des colonies, on n'avait pas encore reçu hier soir confirmation de ces bruits sinistres. M. Millies-Lacroix a fait câbler ce matin au gouverneur général de l'Afrique occidentale pour lui demander des renseignements à ce sujet.

JOURNAUX ET REVUES

Les petits darwiniens

La *Petite République* commente cette réforme des Conseils de guerre que la Chambre a votée. Et elle l'approuve, bien sûr. Puis elle investit contre les réactionnaires qui ne l'approuveraient pas. N'importe ; mais voici sa conclusion :

Il faut être de son temps et la vraie faiblesse consiste plutôt à s'absorber uniquement dans les conceptions des époques disparues.

Cette petite phrase, qui n'est pas l'une des plus belles de ce temps où les belles phrases n'abondent pas, est assez bien significative. On la retrouve fort souvent dans les journaux, dans les discours et dans les conversations de gauche. « Les conceptions des époques disparues... » Quand ils ont dit cela, ils ont tout dit. Les conceptions des époques disparues, c'est, en somme, tout ce qui leur déplaît. Ils ont vite fait de rejeter dans le passé, dans les fameuses ténèbres du moyen âge, toutes les idées, les opinions et les croyances qui ne sont pas les leurs. Une théorie sociale ou politique qui n'a pas mérité leur préférence, — dans le passé ! —

Ils sont les victimes innocentes et comiques d'une fausse idée de l'évolution ; ils font, à propos du darwinisme, des calembours imprudents ; et rien au monde n'est désolé Darwin davantage que les conclusions de ces petits darwiniens pressés.

Une autre de leurs manies, et qui est la conséquence de celle-là, consiste à

prévoir les idées, les opinions et les croyances de l'avenir. Pendant qu'ils sont en train d'évoluer, ils ne veulent pas s'arrêter en si beau chemin ; et ils continuent leur promenade avantageuse. Alors, ils prévoient que, dans l'avenir, il n'y aura plus ni peine de mort, ni propriété individuelle, ni armée, ni patrie. Ou vont-ils chercher tout cela ? On ne l'a jamais su !... Mais il leur suffit d'avoir cette idée-là en tête pour s'établir abolitionnistes de la peine de mort et de la propriété individuelle, antimilitaristes et antipatriotes.

De cette manière, ils ont l'aimable certitude de n'être pas « dans le passé ».

« Il faut être de son temps », dit la *Petite République*. Nos « penseurs » de gauche ne sont seulement pas de leur temps ; ils sont les citoyens d'un tel quel quel âge problématique, un peu absurde.

Les belles et les fortes époques de l'histoire se sont énergiquement appuyées sur le passé et elles ont eu conscience d'elles-mêmes, avec un juste orgueil. Notre époque s'éparpille dans le rêve d'un avenir illusoire et folot.

André Beaunier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

Le Gaulois :

Notre confrère émet cette très heureuse idée à laquelle nous nous associons de tout cœur.

Pour les sinistres du Midi :

Bien qu'on ne puisse le comparer au grand cataclysme qui dévasta, il y a quelques mois, la Sicile et la Calabre, le tremblement de terre du Midi n'en a pas moins causé le deuil et la misère dans un grand nombre de localités de notre belle et charmante Provence. On parle d'une cinquantaine de morts et de plusieurs centaines de blessés... Que de veuves et d'orphelins !

Il nous semble qu'en faveur de ces malheureux, un geste charitable s'impose : or, il en est précisément un qui aurait le double mérite d'être immédiatement efficace et d'être dans la pensée générale qui inspirerait les cœurs russes aux cœurs français.

Pourquoi l'Opéra ne ferait-il pas appel aux admirables artistes russes qui se sont à Paris, afin d'organiser, avec leur précieux concours, dans les premiers jours de la semaine prochaine, une soirée de gala supplémentaire, dont le produit serait intégralement envoyé aux sinistres du Midi ?

Nous ne doutons pas que ce projet ne rencontre l'approbation des directeurs de l'Opéra, ainsi que celui de nos confrères de la presse parisienne. Quant à notre concours, il est absolument acquis.

ÉCHOS & NOUVELLES

Paris-Journal :

De Bourges.

Interview de l'abbé Moreux sur les derniers tremblements de terre :

« A-t-on fait de nouvelles découvertes sur la question depuis la catastrophe de Messine ?

« Oui et non ! Les savants ne sont jamais pressés. Les phénomènes à étudier sont extrêmement complexes, vous le savez, et nous ne sommes pas à la veille de tout connaître sur la question.

« Enfin, vous, avez-vous des idées sur ces phénomènes et leurs causes ?

« La cause générale est connue. Les tremblements de terre comme le volcanisme sont dus, incontestablement, à la contraction de la terre.

Le Journal :

De Bayonne.

Un commencement d'incendie s'est déclaré, ce matin, au bureau de poste, où les appareils téléphoniques ont été en partie détruits.

Grâce à la promptitude des secours, on a pu éviter que le feu détruisit l'hôtel des postes.

On attribue l'incendie à un court-circuit.

Le Petit Parisien :

Une automobile descendant hier la route des Quarante-Sous, à Saint-Germain-en-Laye.

La voiture, montée par quatre personnes, fit panache. M. Pierre Gourdault, demeurant 7, rue de la République, à Paris, travaillant chez son frère, négociant en vins à Courbevoie, fut tué sur le coup.

Le chauffeur, Charles Vasseur, et M. Auguste Rougault, 7, rue Delorme, à Montrouge, furent grièvement blessés.

De Londres.

On a caché jusqu'à aujourd'hui le suicide d'une jeune et jolie femme, Mme Ruiz, suicide qui remonte à un mois environ.

Tous les journaux racontent maintenant, avec détails, cette mort subite.

Mme Ruiz avait été, jusqu'à ces derniers temps, l'amie d'un milliardaire américain. Elle s'est tuée d'un coup de revolver.

Mme Ruiz, qui était issue d'une famille irlandaise établie aux Etats-Unis, s'était mariée très jeune. Son mari étant mort peu après, la laissant sans ressources, elle avait, pour vivre, accepté un engagement dans un music-hall de New-York. Sa beauté ne tarda pas à la faire remarquer

d'un riche Cubain, M. Ruiz, qui l'épousa. Mais cette union ne dura pas longtemps, car huit jours plus tard, elle se sépara de son mari.

Celui-ci, très généreux, lui assura une rente importante, si bien que la jeune femme put continuer à mener grande vie.

Mme Ruiz adorait monter à cheval. Un jour que son cheval s'était emballé, elle fut sauvée par un cavalier qui réussit à arrêter l'animal.

Son sauveur, — le milliardaire — devint son ami.

Or, où elle était depuis deux ans, elle se montrait assez souvent en compagnie de ce milliardaire, qui est un grand financier.

Le Petit Journal :

De Londres.

Les juges anglais ne se montrent pas tendres pour les misérables qui insultent le drapeau. Hier, le tribunal de Birr a condamné à deux mois de travaux forcés le nommé Thomas Price qui, aux funérailles d'un retraité militaire, avait proféré des injures contre les soldats de l'escorte et contre les couleurs nationales.

LA JOURNÉE

Le Parlement : A la Chambre, interpellation de MM. Sévère et de Pressensac sur le meurtre de M. Siger, maire de Fort-de-France.

Mariage : M. Daniel Blayn avec Mlle Mariette Faguelle, fille de l'éditeur parisien (Saint-Augustin, midi).

Tribunaux : L'affaire Renard (Cour d'assises de Seine-et-Oise). — L'affaire de l'archimite Lemoine (Tribunal correctionnel de Paris).

Inauguration : Au château de Versailles, inauguration des nouvelles salles du Musée.

Conférences : M. le docteur Dagincourt : « La Médecine dans l'art et la littérature » (salons Malakoff, 56 bis, avenue Malakoff, 9 heures).

M. le docteur C. Ducrocq : « L'Orthopédie moderne » (Polyclinique Henri de Rofschild, 199, rue Marcadet, 5 heures). — Mme le docteur Edwards Pilliet : « La Mode en médecine » (157, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

Informations

Les retraites des employés des chemins de fer. — M. Berteaux a l'intention de déposer aujourd'hui, au début de la séance, un projet de résolution invitant le gouvernement à défendre devant le Sénat le projet de la commission sénatoriale relative aux retraites des employés des chemins de fer.

Ce projet diffère, on le sait, sur des points essentiels de celui que soutient le gouvernement appuyé par la commission des finances. La motion de M. Berteaux soulève un point de droit constitutionnel que M. Brisson, président de la Chambre, résout ainsi : le Sénat et la Chambre, par les dispositions de leur règlement intérieur, ont fait passer dans le droit écrit une coutume qui avait été déjà établie par les convenances, à savoir qu'une Chambre s'interdit de mettre à son ordre du jour les projets ou propositions ayant le même objet que ceux en délibération devant l'autre Chambre.

M. Berteaux ne partage pas la manière de voir du président. Mais si la thèse de M. Brisson devait triompher, l'auteur du projet de résolution userait d'un autre moyen de procédure parlementaire pour saisir la Chambre.

Le gouvernement, qui a de son côté examiné la proposition de M. Berteaux, n'a pas encore pris de décision.

On assure cependant que MM. Clemenceau et Barthou seraient assez disposés à donner satisfaction à M. Berteaux.

M. Caillaux, fort de l'avis de la commission des finances, se retrancherait derrière des impossibilités financières pour ne pas aller au-delà des sacrifices déjà consentis.

L'association des comptables. — En ouvrant la séance de la Sorbonne, que nous avons résumée hier, le président de l'Association des comptables de la Seine, M. Le Roy-Dupré, a d'abord remercié M. Loubet « qui, après avoir volontairement renoncé à la plus haute dignité de notre pays, n'a pas cru avoir épuisé sa tâche sociale et a fait de son repos un continu et bienfaisant labeur ».

Parlant ensuite de la mutualité, il a expliqué que « dans l'ordre social, comme plus généralement dans l'ordre moral, les droits sont corrélatifs des devoirs, qu'ils s'impliquent nécessairement et se conditionnent réciproquement ».

Il a terminé en indiquant le bienfait social que représentera la mutualité. Son discours a été fort applaudi.

Le patronage Maria-Dorismas a tenu jeudi dernier 10 juin son assemblée générale sous la présidence de M. Paul Strauss, sénateur, assisté de M. Chassin, maire du dixième arrondissement, et de M. Van Brock, délégué de la Ligue de l'enseignement.

M. Gardères a décerné, au nom du ministre de l'Instruction publique, la rosette d'officier de l'Instruction publique à Mme Henry May, la dévouée présidente de l'œuvre, et les palmes académiques à Mme Richoz, vice-présidente.

LES NUANCES D'ÉTÉ

Le choix en est vraiment ravissant chez Grénioux ; on peut s'en rendre compte en regardant, 9, boulevard des Italiens, ses étalages, qui sont renouvelés deux fois par semaine.

Chez lui seulement vous trouverez, à des prix de bon marché, incalculables ailleurs, des draps spéciaux pour les chaleurs :

Ce sont les draps mousseline ;

Des draps peignés tenus pour la plage ou les jeux ;

Des draps spéciaux pour le voyage et la montagne, et même des draps d'hiver pour les stations froides.

Tout cela à partir de 55 francs le complet, sur mesure.

Nouvelles Diverses

PARIS

LES EXPLOITS DE LÉON

Ceux qui ont pris la création des chiens policiers pour une simple fantaisie doivent maintenant être déçus. Il y a deux jours, à l'inauguration de l'exposition de chiens, M. Léon, qui a déjà été victime d'un cambriolage le 6 février dernier, cria au voleur et l'intrus, descendant quatre à quatre l'escalier, prit la fuite.

Le gardien de la paix Pézard qui passait, en tenue bourgeoise, se lança à sa poursuite. Le voleur, qui avait gagné l'avenue Emile-Zola, avait de l'avance, et le gardien ne l'aurait certainement pas rejoint sans son chien de police, Léon, qui, en quatre bonds, fut sur l'homme et le happant par le bras, le maintint jusqu'à l'arrivée de Pézard. Celui-ci voulut l'arrêter à son tour, mais le malfaiteur se défendit, et d'un coup de poing lui fendit les deux lèvres. L'arrivée du gardien Bardin permit de le maîtriser. C'est un nommé René Michel, âgé de vingt-deux ans, demeurant avenue de La-Motte-Picquet. Il a été envoyé au Dépôt.

Le gardien de la paix Pézard qui passait, en tenue bourgeoise, se lança à sa poursuite. Le voleur, qui avait gagné l'avenue Emile-Zola, avait de l'avance, et le gardien ne l'aurait certainement pas rejoint sans son chien de police, Léon, qui, en quatre bonds, fut sur l'homme et le happant par le bras, le maintint jusqu'à l'arrivée de Pézard. Celui-ci voulut l'arrêter à son tour, mais le malfaiteur se défendit, et d'un coup de poing lui fendit les deux lèvres. L'arrivée du gardien Bardin permit de le maîtriser. C'est un nommé René Michel, âgé de vingt-deux ans, demeurant avenue de La-Motte-Picquet. Il a été envoyé au Dépôt.

Le gardien de la paix Pézard qui passait, en tenue bourgeoise, se lança à sa poursuite. Le voleur, qui avait gagné l'avenue Emile-Zola, avait de l'avance, et le gardien ne l'aurait certainement pas rejoint sans son chien de police, Léon, qui, en quatre bonds, fut sur l'homme et le happant par le bras, le maintint jusqu'à l'arrivée de Pézard. Celui-ci voulut l'arrêter à son tour, mais le malfaiteur se défendit, et d'un coup de poing lui fendit les deux lèvres. L'arrivée du gardien Bardin permit de le maîtriser. C'est un nommé René Michel, âgé de vingt-deux ans, demeurant avenue de La-Motte-Picquet. Il a été envoyé au Dépôt.

Le gardien de la paix Pézard qui passait, en tenue bourgeoise, se lança à sa poursuite. Le voleur, qui avait gagné l'avenue Emile-Zola, avait de l'avance, et le gardien ne l'aurait certainement pas rejoint sans son chien de police, Léon, qui, en quatre bonds, fut sur l'homme et le happant par le bras, le maintint jusqu'à l'arrivée de Pézard. Celui-ci voulut l'arrêter à son tour, mais le malfaiteur se défendit, et d'un coup de poing lui fendit les deux lèvres. L'arrivée du gardien Bardin permit de le maîtriser. C'est un nommé René Michel, âgé de vingt-deux ans, demeurant avenue de La-Motte-Picquet. Il a été envoyé au Dépôt.

Le gardien de la paix Pézard qui passait, en tenue bourgeoise, se lança à sa poursuite. Le voleur, qui avait gagné l'avenue Emile-Zola, avait de l'avance, et le gardien ne l'aurait certainement pas rejoint sans son chien de police, Léon, qui, en quatre bonds, fut sur l'homme et le happant par le bras, le maintint jusqu'à l'arrivée de Pézard. Celui-ci voulut l'arrêter à son tour, mais le malfaiteur se défendit, et d'un coup de poing lui fendit les deux lèvres. L'arrivée du gardien Bardin permit de le maîtriser. C'est un nommé René Michel, âgé de vingt-deux ans, demeurant avenue de La-Motte-Picquet. Il a été envoyé au Dépôt.

Le gardien de la paix Pézard qui passait, en tenue bourgeoise, se lança à sa poursuite. Le voleur, qui avait gagné l'avenue Emile-Zola, avait de l'avance, et le gardien ne l'aurait certainement pas rejoint sans son chien de police, Léon, qui, en quatre bonds, fut sur l'homme et le happant par le bras, le maintint jusqu'à l'arrivée de Pézard. Celui-ci voulut l'arrêter à son tour, mais le malfaiteur se défendit, et d'un coup de poing lui fendit les deux lèvres. L'arrivée du gardien Bardin permit de le maîtriser. C'est un nommé René Michel, âgé de vingt-deux ans, demeurant avenue de La-Motte-Picquet. Il a été envoyé au Dépôt.

Le gardien de la paix Pézard qui passait, en tenue bourgeoise, se lança à sa poursuite. Le voleur, qui avait gagné l'avenue Emile-Zola, avait de l'avance, et le gardien ne l'aurait certainement pas rejoint sans son chien de police, Léon, qui, en quatre bonds, fut sur l'homme et le happant par le bras, le maintint jusqu'à l'arrivée de Pézard. Celui-ci voulut l'arrêter à son tour, mais le malfaiteur se défendit, et d'un coup de poing lui fendit les deux lèvres. L'arrivée du gardien Bardin permit de le maîtriser. C'est un nommé René Michel, âgé de vingt-deux ans, demeurant avenue de La-Motte-Picquet. Il a été envoyé au Dépôt.

Le gardien de la paix Pézard qui passait, en tenue bourgeoise, se lança à sa poursuite. Le voleur, qui avait gagné l'avenue Emile-Zola, avait de l'avance, et le gardien ne l'aurait certainement pas rejoint sans son chien de police, Léon, qui, en quatre bonds, fut sur l'homme et le happant par le bras, le maintint jusqu'à l'arrivée de Pézard. Celui-ci voulut l'arrêter à son tour, mais le malfaiteur se défendit, et d'un coup de poing lui fendit les deux lèvres. L'arrivée du gardien Bardin permit de le maîtriser. C'est un nommé René Michel, âgé de vingt-deux ans, demeurant avenue de La-Motte-Picquet. Il a été envoyé au Dépôt.

Le gardien de la paix Pézard qui passait, en tenue bourgeoise, se lança à sa poursuite. Le voleur, qui avait gagné l'avenue Emile-Zola, avait de l'avance, et le gardien ne l'aurait certainement pas rejoint sans son chien de police, Léon, qui, en quatre bonds, fut sur l'homme et le happant par le bras, le maintint jusqu'à l'arrivée de Pézard. Celui-ci voulut l'arrêter à son tour, mais le malfaiteur se défendit, et d'un coup de poing lui fendit les deux lèvres. L'arrivée du gardien Bardin permit de le maîtriser. C'est un nommé René Michel, âgé de vingt-deux ans, demeurant avenue de La-Motte-Picquet. Il a été envoyé au Dépôt.

Le gardien de la paix Pézard qui passait, en tenue bourgeoise, se lança à sa poursuite. Le voleur, qui avait gagné l'avenue Emile-Zola, avait de l'avance, et le gardien ne l'aurait certainement pas rejoint sans son chien de police, Léon, qui, en quatre bonds, fut sur l'homme et le happant par le bras, le maintint jusqu'à l'arrivée de Pézard. Celui-ci voulut l'arrêter à son tour, mais le malfaiteur se défendit, et d'un coup de poing lui fendit les deux lèvres. L'arrivée du gardien Bardin permit de le maîtriser. C'est un nommé René Michel, âgé de vingt-deux ans, demeurant avenue de La-Motte-Picquet. Il a été envoyé au Dépôt.

Le gardien de la paix Pézard qui passait, en tenue bourgeoise, se lança à sa poursuite. Le voleur, qui avait gagné l'avenue Emile-Zola, avait de l'avance, et le gardien ne l'aurait certainement pas rejoint sans son chien de police, Léon, qui, en quatre bonds, fut sur l'homme et le happant par le bras, le maintint jusqu'à l'arrivée de Pézard. Celui-ci voulut l'arrêter

ÉTÉ
ssant chez
compte en
s, ses sta-
fois par

rez, à des
leurs, des

plage ou
rage et la
iver pour

complet,

rses

as chiens
eurent
ours, à
x et Ca-
vice d'or-
un cam-
ment les

le, rue des
onque le
brusque-
e Linder-
ologie le
l'intrus,
r, prit la

passait,
ours, le
e Emile-
e Emile-
on chien
f, fut sur
le main-
Cémi-ci
mal-fai-
aig lui
gardien
est un
ans, uct. Il a

INCORDE
Dassins
le assez
de le
et qu'on
sage, il a
la pre-
é trans-

part de
le-bar-
so sous
s.

, sous-
pagné
sénat-
s, la ville

, secré-
jour-
ainsi
lection

onées
radi-
on de

ricul-
l'occa-
herti-
s du
nt de
rt des
et le,

VELLE
es en
un ar-
rquet
rappé
nt le fé-
lettre
occlé-

voyé

re de
ir la

me tour
me har-
fa-
di-
que l'a
par elle
e la
est un
ult
l ni
ans
est
ne,
ue, il

lo
na-
ne,
so-
ne
ico
un
u-
u-
al.
é-
le

10
es
is
é-
s-
ne
i-
is

me
our
me har-
fa-
di-
que l'a
par elle
e la
est un
ult
l ni
ans
est
ne,
ue, il

dépense des contribuables contre l'impôt sur le revenu », que préside M. Jules Roche, a donné une grande réunion de protestation, sous la présidence d'honneur du docteur Montproux, maire d'Angers, et sous la présidence effective de M. Hédou, président de la Chambre de commerce.

Aux applaudissements de deux mille auditeurs, MM. Jules Roche et Paul Beauregard, membre de l'Institut, députés, ont démontré les vices et les périls du projet d'impôt qui bouleverserait notre législation fiscale.

L'assemblée a voté un ordre du jour félicitant les orateurs de leur campagne et protestant contre le projet d'impôt voté par la chambre des députés et envoyé au Sénat.

LE SABOTAGE DES LIGNES

Lens. — Prés de la halte de Sallaumines, sur la ligne d'Armentières, le 11 de la sonnerie annonçant les trains a été coupé.

Les deux individus auteurs du sabotage, surpris en flagrant délit par le chef cantonnier, ont été poursuivis par lui, mais ils ont réussi à s'échapper.

ACQUITTEMENT

Châteaudun. — A la suite des décrets dont l'église Saint-Jean de Châteaudun avait été le théâtre au cours d'une mission où les prédicateurs avaient été interrompus et les églises dévastées, le Parquet avait engagé des poursuites contre les deux missionnaires, les abbés Delahaye et Remy, et contre le curé de Saint-Jean, l'abbé Jéhu.

Les poursuites étaient engagées en vertu de l'article 26 de la loi de séparation ainsi conçu : « Il est interdit de tenir des réunions politiques dans les locaux servant habituellement à l'exercice d'un culte ».

On reprochait au curé de Saint-Jean d'avoir organisé une réunion politique dans son église et aux abbés Delahaye et Remy d'y avoir tenu des discours politiques.

Le Tribunal de simple police les avait condamnés pour ce fait à plusieurs amendes. Sur appel, après plaidoiries de Me Joseph Ménard et Félix de Vogüé, du barreau de Paris, le Tribunal correctionnel vient d'acquiescer le curé de Saint-Jean et les deux prédicateurs.

Argus.

LA FÊTE

DU

Vélodrome du Parc-des-Princes

Très brillante et de tous points réussie, la fête organisée par Comodia au vélodrome du Parc-des-Princes, au profit d'une caisse de rapatriement des artistes abandonnés en tournée. En dépit d'un ciel douteux qui pouvait faire hésiter les Parisiens à prendre le chemin de Neuilly, il y avait foule — une foule égoïste et qui s'amusait visiblement.

Deux heures à sept heures du soir, une vingtaine d'attractions, tour à tour piquantes, d'un véritable intérêt artistique ou follement gaies, et dans lesquelles nombre de comédiens et de comédiennes des théâtres de Paris se montraient sous un aspect imprévu, se sont succédés sur la piste ou la pelouse de l'immense enceinte : course d'obstacles, à bicyclette, course en sac, course des trois pieds, course de bouillottes, course avec entraîneurs à grosses motocyclettes, course aux œufs, challenge des concerts, challenge des théâtres — M. Bourillon, de l'Opéra-Comique, l'ancien champion du monde, y a été battu d'un tour de route par M. Dombroval, du Grand-Guignol — épreuve de marche, course à la valise, que sais-je encore ? Certains numéros ont soulevé des rires sans fin ou des bravos enthousiastes : le surprenant *Duel au canon*, par exemple ; le match entre l'éléphant Gipsy, un jeune pachyderme femelle du plus indépendant caractère, et le bon chien Moustache ; le carroussel des huit chevaux, présentés avec une maestria et un chic infinis par Mlle Suzanne de Binville ; la vadrouille, course de tauraux, pendant laquelle on a ri autant que quelques-uns s'étaient attendus à frémir ; les picaresques scènes d'*Arlequin* poursuivies par des policiers et leur échappant, à force d'adresse, à la course, à bicyclette, en voiture, en automobile... et en ballon ! Car l'aérostation aussi se trouvait représentée à la fête, et l'on a vu M. Max Linder (des Variétés), s'élever, aéroplane intrépide, dans un ballon qui s'est élevé majestueusement au milieu des acclamations et a disparu du côté de Saint-Cloud.

Entre temps, des artistes lyriques se faisaient entendre dans la tribune réservée. M. Noté y chantait la *Marseillaise* et sa belle voix emplissait d'aise et d'héroïsme les spectateurs : Mlle d'Elly, de l'Opéra, Charpentier, de l'Opéra-Comique.

Après, des artistes lyriques se faisaient entendre dans la tribune réservée. M. Noté y chantait la *Marseillaise* et sa belle voix emplissait d'aise et d'héroïsme les spectateurs : Mlle d'Elly, de l'Opéra, Charpentier, de l'Opéra-Comique.

Après, des artistes lyriques se faisaient entendre dans la tribune réservée. M. Noté y chantait la *Marseillaise* et sa belle voix emplissait d'aise et d'héroïsme les spectateurs : Mlle d'Elly, de l'Opéra, Charpentier, de l'Opéra-Comique.

Feuilleton du FIGARO du 14 Juin

(16)

LE TRUST

XI

— Suite —

Ce manchot colportait les journaux italiens de chanter en chœur, outre les paquets de pâtes nationales, les fromages secs des Apennins et les flasques de chianti, le tout trimbalé dans une voiture à âne, sous une bâche. Côté à côté, les deux réformateurs allaient, discutant le communisme de Mazzini et le collectivisme de Karl Marx, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent quelques clients du colporteur enfouis dans une frachée. Pour leur vendre ses gazettes, il en commentait les articles de belle sorte qu'elle lui permettait de requérir contre les capitalistes internationaux. Aux visages basés des auditeurs, d'abord défilants et ahuris, la haine finissait par apparaître. Elle fronçait les sourcils noirs. Elle grossissait la lèvre inférieure sous le poil pour des moues de mépris. Elle essouffait un peu les poitrines en chemises à fleurs cravatées d'une corollette à glands.

Toutefois, il ne semblait point aux agitateurs moins difficile d'unir ces groupes aux syndicats des usines. On se disputait trop le dimanche dans les bals. Si les papeteriers dansaient avec des Italiens, les Dauphinois faisaient honte aux filles en insultant les étrangers qui

quo, lui succédaient et se voyaient fêlés par un public ravi de cet après-midi en plein air, enchanté de la fête, content aussi de faire le bien en s'amusant.

Une minute tragique et profondément remuée la sensibilité des spécialistes, et les amateurs d'émotions violentes ont dû être satisfaits. Au programme figurait un match-poursuite entre deux automobiles de courses, dans leurs étranges voitures pointues, MM. Georges Sizaire et Leboucq, deux coureurs bien connus, flânaient sur la piste à une vitesse de cent kilomètres à l'heure, peut-être, lorsqu'un virage on vit l'automobile montée par M. Georges Sizaire et son chauffeur zigzaguer sur la piste, descendre comme en tombant sur le gazon, tourner violemment sur elle-même, repartir et, dans un bond terrifiant, se renverser et s'aplatir sur le sol. Une clameur d'épouvante courut dans l'assistance :

— Les malheureux, ils se sont tués !

Déjà, M. Desgrange, accompagné de son état-major de *Comedia*, accourait vers le lieu de l'accident et, à sa suite, c'était une galopade de spectateurs anxieux, quelques-uns très pâles...

Il y a eu la quelques instants d'émotion intense. Fort heureusement, on constatait que, par une surprenante fortune, les deux coureurs étaient quittes pour des confusions, si leur machine se trouvait dans un pitoyable état. On emmenait aussitôt M. Sizaire vers la tribune où Mlle Cécile Sorel, entourée de Mlle Régina Badet et Lenclud, présidait l'arrivée ; on le portait en triomphe, et toute remuée encore, Mlle Cécile Sorel, se penchait vers lui, lui tendait une rose détachée de son corsage, en lui disant :

— Vous êtes un héros, monsieur !

Pour n'être point inscrite au programme, cette impressionnante péripétie n'en a pas moins été le « clou » de la fête. Clou imprévu, certes ! clou incomparable, puisque, frisant l'horreur des catastrophes, l'événement s'est terminé dans une agréable satisfaction.

Presque aussitôt les bouffonneries de la course de tauraux, la gaieté débridée du « Championnat du cochon » rejetaient les esprits au plein jour. Et la fête qui fait le plus grand honneur à l'infatigable M. Desgrange et à ses lieutenants, sous un ciel maussade d'abord, mais qui finissait, lui aussi, par sourire, se terminait le plus heureusement du monde, sur une belle recette et en pleine gaieté.

Serge Basset.

COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir :

A la Porte-Saint-Martin, à 8 h. 1/2, répétition générale de *La Pierre de lune*, pièce en cinq actes et sept tableaux, tirée du roman de Wilkie Collins, par MM. Louis Péricaud et Henri Desfontaines.

Au Châtelet (saison russe), à 9 heures, représentation hors série du *Prince Igor*, chanté par Mme Petrenko, MM. Smirnov, Zaporozets, d'Ariol, du *Parillon d'Arnold* et du *Festin*, dansés par Mlle Pavlova, Karsavina, M. Nijinsky et tout le corps de ballet.

On commencera à neuf heures précises. On n'entrera plus dans la salle après le lever du rideau.

A l'Opéra, à 8 heures, la *Valcyrie* (Mme Félix Litvinne, MM. Dombroval, Mmes Hatto, Lapevrette, Lante-Brun, Camille Saint-Saëns, Boyer de Lafor, Bauer, MM. Delmas et Grosset).

A la Comédie-Française, à 8 h. 3/4, *Médée* (M. Desfontaines, Paul Numa, Mlle Provost) ; *Comma-tot* (M. Paul Mounet, Henry Mayer, Delhelly, Georges Grand, Décard, Mmes Bartet, Mario Lecomte).

A l'Opéra-Comique, à 8 h. 1/4, représentation populaire à prix réduits (avec location), *Mignon* (Mmes B. Lamare, B. Mendès, MM. Francell, Jean Périer, Blancard).

Au théâtre Sarah-Bernhardt, à 8 h. 1/2, la *Sorcière*, de Victorien Sardou (Mme Blanche Duvivier, MM. Decœur, Champroy, Maxudian).

Au théâtre Michel, à 9 heures, les *Deux Comédiens* de Mlle Renée de Mille, Jeanne Dirys, Gabrielle Cléon, M. Félix Andier ; *Le Mari en bois* (Mlle Danjou, MM. Félix Andier, Miller) ; suite des représentations de Mlle Cléo de Mérode dans le *Premier pas*, et de M. Le Gallo dans *Effets d'optique* (Mlle Alice Nory, Hélène Dutrieu, MM. Harry Baur, Bressol, Keller).

Aux Capucines, à 9 heures, pour les représentations de Mlle Louise Balthy, *Paris-Sport*, Mmes Louise Balthy, Dorette Sathys, MM. Berthier, Daret, Orsy ; *Y'a que suite !* (Mlle Mériand, Cabanel, MM. Prad, Blanchet, Petite Lèche (Mlle Bouquet, Mlle Orsy, Jalabert).

Au théâtre du Grand-Guignol, à 9 heures,

la *Grande Mort*, le *Beau de gaz*, le *Délaqué* de la 3^e section, *Le Jeu de l'amour et des beaux-arts*, *Le Bon docteur*.

M. Henry Mayer jouera pour la première fois, ce soir, le rôle de Don Quichotte, dans *Comma-tot*, à la Comédie-Française.

La Porte-Saint-Martin annonce pour ce soir la répétition générale de *La Pierre de lune*, un drame en cinq actes de MM. Henri Desfontaines et Louis Péricaud, tiré du célèbre roman anglais de Wilkie Collins.

On s'attend que *La Pierre de lune* et qu'elle est l'histoire de la pièce ? Voici sur ces deux points ce que nous écrit un des auteurs, l'excellent M. Louis Péricaud :

La Pierre de lune sera née à sept ans — ce qui n'est pas banal dans l'histoire des naissances — car il y a déjà sept années que M. Henri Desfontaines et moi nous nous sommes mis à l'œuvre. Voilà déjà sept ans que les deux *Pierre de lune* commencent ses pérégrinations à travers les théâtres de Paris.

La Porte-Saint-Martin, l'Ambigu, le théâtre Antoine, l'Odéon, et d'autres encore, tous y ont passé. Les directeurs de ces théâtres l'ont lue, la pièce, ne la lurent-ils pas ? Pour notre amour-propre, à M. Desfontaines et à moi, nous préférons croire qu'ils ne l'ont pas lue.

Decourage complètement par cet échec général et cette indifférence notoire, je confiai la pièce à Coquelin, si apte à juger du théâtre, si accueillant à tous, et lui dis :

— En dernier ressort, luez-nous. Si vous nous déclarez la pièce justifiée de tous ces dédains directoriaux, M. Desfontaines et moi y sommes résolus, nous la déchirerons, et il n'en sera plus question.

Coquelin, mon bon et tant regretté Coquelin, lui *La Pierre de lune*, la fit lire à son fils, non bon et cher Jean, et me répondit, huit jours après :

Dussent les foudres directoriaux parisiens nous réduire en cendres, Jean et moi déclarons hautement à qui voudra l'entendre, que *La Pierre de lune* est de ces pièces les plus curieuses et les plus attachantes que j'aie jamais vues et que je ne pourrais pas ne pas vous la recommander.

Et puisque vous ne parvenez pas à la faire jouer en France, je me charge, moi, de la faire traduire et représenter sur un de nos grands théâtres londoniens.

L'année suivante (il y a trois ans de cela), Jane étant à Londres avec son père, lui la pièce à l'honneur M. Conyns Gar, l'un des auteurs dramatiques les plus réputés de l'Angleterre, et voici ce qu'il a écrit sur mon cher *Pierre de lune* :

« Enthousiasmé, l'auteur anglais, M. Conyns Gar, me dit, après avoir lu la pièce, que j'avais demandé certains changements, que je n'ai pas hésité à faire, en votre nom, il a ajouté : Je réponds que six mois ne seront pas écoulés sans que la pièce soit traduite et représentée sur un de nos grands théâtres londoniens. »

C'était le triomphe ! C'était la gloire ! C'était la fortune, ajoutait M. Henri Desfontaines ; car après le succès qu'elle ne nous a pas permis de porter devant le public anglais, nul doute que le public parisien ne manifeste l'intention de la connaître, et qu'un directeur avisé ne s'empresse de satisfaire à ce désir.

Hélas ! il y a loin de la coupe aux lèvres. L'auteur anglais tomba malade, et *La Pierre de lune* ne fut ni traduite ni jouée. Rapportée en France, l'œuvre se trouva en panne. Elle fut emportée par le choix d'une pièce, dit à Coquelin : Faites-moi donc lire *La Pierre de lune* dont Jean me parle avec tant de chaleur.

Il la lut, et dit : « Je vous la recommanderai. » En effet, la pièce fut mise en répétition le 10 décembre. Mais il semblait que la fatalité s'attachait à cette pauvre pièce. Montez, qui jouait le rôle principal, fut contraint de partir pour l'étranger, et le rôle fut confié à un jeune homme, Jean, qui ne put que constater l'absence de la pièce.

Henri me dit : Interrompons la pièce ; nous la reprendrons plus tard, nous allons monter une pièce que Bisson vient de me remettre : *La Femme X...*

Il se trouva que *La Femme X...* fut un gros succès ; que *Le Maître de forges*, monté pour quelques jours, fut quarante-six belles représentations ; que *La Femme X...* fut traitée, dit passer et qu'elle n'entra point dans la répétition.

Voilà l'histoire des sept années de nourrice de cette pièce divine, que peut-être Saturne ait mieux fait de dévorer à sa naissance : maintenant, voici quel est le pièce. Elle suit exactement le beau roman de Wilkie Collins.

Cette pièce précieuse, volée au front d'une divinité hindoue, par un colonel anglais, porte en ses rayons les destins de tout l'univers.

Les prières de Brahma, sont depuis cinquante ans, de père en fils, de prêtre en prêtre, à la recherche de leur talisman, à travers le monde. Ils ont cru, ils ont cherché, ils ont trouvé, et n'ont pas pu passer de la pierre précieuse au monde.

Voilà l'histoire des sept années de nourrice de cette pièce divine, que peut-être Saturne ait mieux fait de dévorer à sa naissance : maintenant, voici quel est le pièce. Elle suit exactement le beau roman de Wilkie Collins.

Cette pièce précieuse, volée au front d'une divinité hindoue, par un colonel anglais, porte en ses rayons les destins de tout l'univers.

Les prières de Brahma, sont depuis cinquante ans, de père en fils, de prêtre en prêtre, à la recherche de leur talisman, à travers le monde. Ils ont cru, ils ont cherché, ils ont trouvé, et n'ont pas pu passer de la pierre précieuse au monde.

Voilà l'histoire des sept années de nourrice de cette pièce divine, que peut-être Saturne ait mieux fait de dévorer à sa naissance : maintenant, voici quel est le pièce. Elle suit exactement le beau roman de Wilkie Collins.

Cette pièce précieuse, volée au front d'une divinité hindoue, par un colonel anglais, porte en ses rayons les destins de tout l'univers.

Les prières de Brahma, sont depuis cinquante ans, de père en fils, de prêtre en prêtre, à la recherche de leur talisman, à travers le monde. Ils ont cru, ils ont cherché, ils ont trouvé, et n'ont pas pu passer de la pierre précieuse au monde.

Voilà l'histoire des sept années de nourrice de cette pièce divine, que peut-être Saturne ait mieux fait de dévorer à sa naissance : maintenant, voici quel est le pièce. Elle suit exactement le beau roman de Wilkie Collins.

Cette pièce précieuse, volée au front d'une divinité hindoue, par un colonel anglais, porte en ses rayons les destins de tout l'univers.

Les prières de Brahma, sont depuis cinquante ans, de père en fils, de prêtre en prêtre, à la recherche de leur talisman, à travers le monde. Ils ont cru, ils ont cherché, ils ont trouvé, et n'ont pas pu passer de la pierre précieuse au monde.

Voilà l'histoire des sept années de nourrice de cette pièce divine, que peut-être Saturne ait mieux fait de dévorer à sa naissance : maintenant, voici quel est le pièce. Elle suit exactement le beau roman de Wilkie Collins.

Cette pièce précieuse, volée au front d'une divinité hindoue, par un colonel anglais, porte en ses rayons les destins de tout l'univers.

Les prières de Brahma, sont depuis cinquante ans, de père en fils, de prêtre en prêtre, à la recherche de leur talisman, à travers le monde. Ils ont cru, ils ont cherché, ils ont trouvé, et n'ont pas pu passer de la pierre précieuse au monde.

l'interprète à la perfection par MM. Delphin Koval, Perret, Mmes Benda, Frank-Mel, etc.

Il n'est pas sans intérêt d'observer que Cluny aura fait sa saison avec deux spectacles seulement : *Phanor* et *Barabab*, d'une part ; *Wagon d'amour* et *Cochon d'enfant*, d'autre part.

On le voit, la période de prospérité continue, qui a commencé pour le théâtre Cluny à l'arrivée de M. Dupuy à la direction.

Dernier :

Comme nous l'annoncions hier, Mlle Magdeleine, la très surprenante artiste, « ce phénomène peu commun dans l'histoire de l'art » ainsi que l'écrivait si justement hier notre collaborateur Emile Berr, donnera demain une de ses trois dernières matinées. Notre brillant confrère M. Nozière qui, en vue de la matinée de vendredi dernier, composa un petit poème en prose qu'on milion de la surprise et de l'émotion générales, lui fut Mlle Magdeleine subitement transformée en admirable interprète de ces pages qu'elle ne connaissait point M. Nozière a demandé à recommencer demain son expérience.

Cette fois la page inédite sera dite par Mlle Nelly Cormon, tandis que Mlle Magdeleine la vivra par l'expression et le geste. Mlle Alice Bonheur a également demandé à intervenir certaines chansons que Mlle Magdeleine entendra pour la première fois.

Pendant que ces saillissantes matinées attiront de nombreux spectateurs, les représentations du soir, avec les trois grands succès : *Effets d'optique*, le *Premier Pas*, les *Deux Courtisanes*, et leurs remarquables interprètes, Mmes Cléo de Mérode, Alice Nory, Hélène Dutrieu, Jeanne Dirys, Rosy-Dor, Hélène Dutrieu, continuent à attirer chaque soir un public particulièrement élégant au théâtre Michel.

Le théâtre des Arts annonce pour demain, à trois heures, une matinée de gala en l'honneur de Saint-Saëns.

Cette matinée, consacrée aux œuvres musicales du grand maître français, sera donnée avec son concours et ceux de Mme Anguez de Montalant et du comte de Gabric, pour la partie vocale ; Mlle Vera Sergine et M. Lucien Dayle ; pour la partie dramatique, pour la partie instrumentale, de MM. C. Saint-Saëns, Diemer, Ed. Risler, J. Bery, M. Hayot, Destombes.

Le Trianon-Lyrique fera, demain soir, une reprise du *Pré aux Clercs*.

Au jour le jour :

Deux nouveautés sont inscrites au programme de la semaine :

A la Porte-Saint-Martin, la *Pierre de lune* (répétition générale, ce soir ; première demain).

Au Théâtre Français, la *Rencontre* (répétition générale mercredi après-midi ; première jeudi).

L'audition des élèves de Mlle Renée du Minil, de la Comédie-Française, ost, chaque année, un régal pour les connaisseurs. Cette audition aura lieu vendredi prochain 18 juin, chez Mlle Renée du Minil, dans son élégant hôtel de la rue de la Harpe.

Par suite de la maladie de deux de ses plus brillants élèves, Mlle Renée du Minil remet à l'automne la soirée annuelle qu'elle donnait d'habitude à cette occasion. C'est en matinée, à deux heures, dans une réunion tout intime, que la très distinguée sociétaire fera entendre vingt-six élèves, dont aucun n'est médiocre.

On nous avise de l'Opéra-Comique qu'un concours pour un poste de premier violon, un poste de deuxième violon, un poste de troisième violon, aura lieu à l'Opéra-Comique, le vendredi 18 juin, à neuf heures et demie du matin.

Entrée par la rue Favart.

Cet après-midi, à cinq heures très exactement, au foyer de l'Opéra-Comique, aura lieu l'assemblée générale de la Société de l'histoire du théâtre. Elle sera suivie d'un concert organisé par les soins obligés de M. Albert Gatti.

Le soir, à sept heures et demie, dîner annuel de la Société Mlle Magdeleine, qui excitera ce moment tant de curiosité au théâtre Michel, y prendra part.

Rappelons le programme des quatre dernières représentations de la saison russe du Châtelet qui, on le sait, seront irrévocablement sans lendemain :

Dernier mardi, *Syphax*, *Cléopâtre*, *Judith* (A) ; mercredi 16, *Le Juif Errant*, *Cléopâtre*, jeudi 17, *Syphax*, *Judith*, *Cléopâtre* ; vendredi 18, *Le Juif Errant*, *Cléopâtre*.

Constations que la *Veuve joyeuse* réalise chaque soir, au théâtre Apollo, le maximum.

Mlle Marthe Dermigny a signé avec la direction du théâtre des Arts pour une importante création dans la *Famille Eccles*. L'adaptation anglaise qui constituera le prochain spectacle du théâtre.

M. Fernand Depas a donné, dans l'élégante

salle de l'Université des « Annales » et devant très brillante assistance on se trouvait plusieurs directeurs américains. L'audition annuelle de ses élèves de diction et ceux de son cours de mise en scène d'opéra et d'opéra-comique. Le succès de cette audition a dépassé celui des précédentes années, et la séance n'a été qu'une suite ininterrompue de bravos et d'acclamations partagées entre le très distingué professeur et ses excellents élèves.

Parmi les élèves de diction, il faut citer : Mmes Darley, Farnèse, Cury, de Graeve, Yvonne Mayer, qui a très bien dit la *Légende du Folquet*, poème inédit de Jacques Morian, avec adaptation musicale de M. Emile Ghelli, accompagnés par l'auteur ; MM. Lamare, Ruissac, la délicieuse petite Germaine Poirier. On a particulièrement goûté le jeu spirituel et fin de Mlle Pacitti, la charmante lauréate du Conservatoire, et l'on a fait fête à M. Jacques Guilleme, le jeune et brillant pensionnaire de la Comédie-Française, à M. Desfontaines, l'excellent comédien du Gymnase, à Mlle Lora, des Nouveautés, anciens élèves du cours, ainsi qu'à Mlle Germaine de France et à M. Pierre Stephen et Bat-tendier, du Conservatoire, deux d'importantes répliques.

Gros succès également pour les scènes d'opéra et d'opéra-comique, dans lesquelles on a chaleureusement applaudi cinq témoins de grand talent M. H. Fabert, le remarquable Mlle de Siegfried, à l'Opéra ; M. Ferrier, de l'Opéra-Comique, anciens élèves du cours ; MM. Léo Devaux, de l'Opéra-Comique, Gilly et Barré, et une excellente basse, M. Audouin. Très applaudies aussi : Mlle Potier, Doussot, Eleonor S., Suzanne Naude, Boutigny, Amould, Vasseur, d'Hers, Mmes Bressac et Masson.

M. Emile Mendels a ravi l'auditoire en jouant la *Ronde des lutins*, de Bazzini, et Mme Magdeleine Depas, la charmante femme du professeur, bisse d'enthousiasme, a interprété avec un art parfait les *Toutes Petites*, le *Joueur de sabot* et l'*Ariette*, de Paul Vidal, accompagnées par le brillant compositeur lui-même.

Au piano, le maître-accompagnateur du cours, M. G. Cuignache, professeur au Conservatoire, le dévoué collaborateur de M. Depas.

Master Bob, la pièce applaudie il y a quelques temps au théâtre Antoine, vient d'être achetée pour la Russie. C'est le directeur des théâtres de Moscou et Saint-Petersbourg, très connu et très populaire, M. Tabourot, qui s'en est rendu acquéreur, et qui a signé hier avec les auteurs, MM. Briday et Renvers.

Serge Basset.

SPECTACLES & CONCERTS

